LE VOILE D'ISIS

30e ANNÉE — N° 70 — Octobre 1925

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

PARIS (Ve)

LE VOILE D'ISIS

REVUE PHILOSOPHIQUE DES HAUTES ÉTUDES

PARAISSANT LE QUINZE DE CHAQUE MOIS

AYANT POUR BUT :

L'ÉTUDE DE LA TRADITION ÉSOTÉRIQUE

ET DES DIVERS MOUVEMENTS DU SPIRITUALISME

DIRECTEUR :
PAUL CHACORNAC

RÉDACTEUR EN CHEF :
PAUL-REDONNEL

DIRECTION — RÉDACTION — ADMINISTRATION

11, QUAI SAINT-MICHEL, PARIS (V^e^)

TÉLÉPHONE : GOBELINS 20-43

Les manuscrits non insérés seront retournés sur simple demande.

Les ouvrages doivent être adressés à la Direction et non aux détenteurs de rubriques.

Les auteurs sont seuls responsables de leurs articles.

Les abonnements doivent être adressés à l'administration :

11, quai Saint-Michel, PARIS (5e) — Compte Chèques postaux : PARIS 30.786.

R. C. Seine 113.599

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE, un an	20 fr.	ÉTRANGER, un an. . . .	25 fr.
LE NUMÉRO.	2 50	LE NUMÉRO	3 »

NUMÉRO DE NOVEMBRE 1925

Numéro spécial consacré au Compagnonnage

Collaborateurs de ce numéro spécial :

BASTIDE DE CLAUZEL ; HUGUES LAPAIRE ; JOSEPH LOUBET ; IAN MONGOÏ ; PAUL-REDONNEL ; HAN RYNER.

Collaborateurs compagnonniques :

A. BERNET ; BONVOUS ; A. BOYER ; LUCIEN DESCAVES ; MÉNIAUD ; RIGAUD ; ROBIN.

Colloborateurs pour l'illustration :

A. BOYER ; P. CHAUX ; EDOUARD MARSAL ; MEILIVOY UZELAC ; A. PERDIGUIER ; MAURICE SAND ; A. SEINOIR.



Digressions et silhouettes littéraires

Souvenirs de police au temps de Félix Faure,
par Ernest RAYNAUD.

CONVOQUÉ *par le Comité de lecture du* Voile, *je me suis rendu aux bureaux de la Revue ; et le Rédacteur en chef m'a dit : « Mon temps a été pris par le numéro double qui vient de paraître, et je m'occupe d'un autre numéro spécial consacré aux* Compagnons du Tour de France. *Je vous ai fait appeler, Ian Mongoï, pour que, en mon lieu et place, dans votre chronique prochaine, vous parliez des deux livres que vient de publier Ernest Raynaud. Connaissez-vous Ernest Raynaud ?*

— Oui ! ai-je répondu, c'est un didacte remarquable et un bon poète. Je l'ai connu à « La Plume *», à l'époque où il était encore parmi les officiers du guet.*

— Bien ! moi, je le connais depuis la fondation du Décadent, *par conséquent depuis plus longtemps que vous. Or, je me suis toujours tenu au courant de ses faits et gestes d'homme de lettres, et j'attire particulièrement votre attention sur les* Souvenirs de police *et sur le* Charles Baudelaire, *dont le* Voile d'Isis *ne saurait se désintéresser. C'est entendu. Vous allez prendre votre plume des jours de gala et dire aux lecteurs votre sentiment.*

— Mon cher Rédacteur en chef, ce n'est pas mon « rayon ». D'un mois à l'autre, *me semble-t-il, ne doit pas s'occuper de littérature, exclusivement.*

— Sans doute, mais les deux ouvrages que je vous signale ne sont pas que « littéraires ». S'ils n'étaient que « littéraires » non seulement je ne vous chargerais pas d'en parler, mais, avec le Comité de lecture, je m'y opposerais. »

***

Et voilà pourquoi, lecteurs, je m'inclinai, mais je devais avoir un air singulier en écoutant ces explications. Je n'aime pas d'un amour exagéré les « mises en demeure », j'ai le caractère reboursier et retors, heureusement tempéré par l'indulgence. Lorsque j'étais bibliothécaire au Matin, *âme qui vive ne pénétrait dans la rayonnante enceinte des livres que munie de l'abénévis administratif.*

*Un tantôt, un quidam qui paraissait connaître les aîtres aussi bien que moi, avec l'aisance du petit caporal inspectant une forteresse, se présenta les mains vides de l'*exequatur sine qua non.

Je lui barrai le passage en lui faisant observer que toute intrusion était illicite. Il insista, je persistai ; il s'obstina, je réitérai, en termes décisifs, la défense.

Le personnage était long comme un jour sans pain, mouflard comme dame Gargamelle et pansu comme le fils de Sémélé.

Je me disais à part moi : C'est le « pape des cultuelles », c'est-à-dire une grosse légume du journal, possédant des pouvoirs quasi directoriaux, quelque chose enfin comme le dictateur au contrôle, en conséquence la terreur du personnel du haut en bas de l'échelle.

Me cramponnant à la barrière, je m'arc-boutais contre la ventripotence de l'importun. Et le pontife ne passa qu'après avoir décliné ses « nom et qualités ».

— Ton affaire est claire, me déclara un camarade à qui je racontai la chose, car, comme la vertu, ajouta-t-il, est ici-bas toujours récompensée, tu vas recevoir des compliments... à la coloquinte.

Il n'en fut rien, d'ailleurs !...

***

J'ai emporté les deux livres d'Ernest Raynaud.

Chemin faisant, je me remémorais que leur auteur avait été décadent avec Paul Verlaine, symboliste avec Jean Moréas et le musagète Maurice du Plessys, dit Flandre-Française, confondateur de l'Ecole Romane avec les sus-nommés, sous la férule avertie de Charles Maurras, et je me répétais, mentalement, les vers les plus drôles des sonnets déliquescents dus à la collaboration du trio Verlaine-Tailhade-Raynaud, et signés de leur pseudonyme impérialo-cocasse de Mitrophane Crapoussin.

Je le confesse sans restriction : cette évocation du passé battait en brèche l'idée que j'allais trouver « en dehors de la littérature » les éléments de ma chronique habituelle.

***

M. Paul-Redonnel avait raison. Il est vrai : ces Souvenirs de police *sont pleins d'anecdotes et j'ai dû me faire violence pour ne pas entrer dans le domaine de « la littérature ».*

Félix Faure y est dépeint présidentiellement *(cet adverbe s'impose), et ce qui apparente Ernest Raynaud, par les pages amusantes de son livre, aux meilleurs annalistes anciens, c'est que tout ce qu'il en dit est vrai, observé et finement écrit. Que ne puis-je conter ici ce que j'en ai su moi-même, lorsque j'étais « journaliste ».*

Collectionneurs d'histoires ! amateurs de mémoires ! acquérez ce livre, vous ferez une lecture des plus savoureuses.

***

Me voilà quitte envers Ernest Raynaud littérateur. C'est bien le moins qu'il prenne à son tour la plume à l'intention des occultistes. Il s'agit du Tsar et de la Tsarine. Nous soulignons certains passages :

Leurs Majestés, après avoir assisté, le soir du même jour, à la représentation du Théâtre-Français, étaient rentrées à l'Ambassade et s'étaient mises au lit, car elles n'avaient jamais consenti à faire chambre à part. L'Impératrice s'éveilla en sursaut de son premier sommeil, *criant qu'elle avait entendu des coups de feu, tirés du dehors, et dirigés contre ses fenêtres.* Ce ne pouvait être qu'une hallucination ou l'effet d'un cauchemar, mais, en dépit de toutes les protestations, elle n'en voulait pas démordre, et ses alarmes étaient telles qu'on prit le parti, pour les dissiper, de m'envoyer chercher, comme le seul chef de service de police que l'on eût sous la main, et parce que son entourage estimait prudent de ne pas ébruiter l'affaire ailleurs, par crainte des commentaires fâcheux. On se reprochait d'avoir alerté, à tort, la nuit précédente, l'Elysée et le haut personnel gouvernemental, pour une légère indisposition du Tsar, *dont la Tsarine s'était affolée comme d'une tentative d'empoisonnement.* On voulait garder l'incident secret, et c'est la première recommandation que l'on me fit en arrivant.

Un chambellan m'attendait dans le vestibule éclairé à toutes lumières, comme le voulait l'étiquette, et où, toute la nuit, veillait un personnel renouvelé à tour de rôle. Le chambellan me guida à travers les corridors de l'aile droite de l'Ambassade, où étaient installés les appartements de leurs Majestés, et, m'introduisit près d'elles, dans le grand salon rouge, précédant leur chambre à coucher, dont la porte ouverte laissait entrevoir les panneaux blancs et les draperies mauves. On avait écarté les valets. L'Impératrice, en peignoir de nuit, était là, effondrée sur un fauteuil, autour de qui s'empressaient un vieux monsieur à lunettes que je supposai être un médecin, la baronne de Mohrenheim et la princesse Obolensky.

L'Empereur, debout, la considérait, un pli au front. Il se dérida en m'apercevant et, sans attendre que mon introducteur eût achevé de me présenter, il me tendit la main et daigna s'excuser de m'avoir fait déranger ; puis il me présenta à l'Impératrice, qui fit effort pour sourire, mais qui montrait quelque chose d'égaré dans le regard.

L'Empereur qui parlait un français très pur, me questionna devant elle sur l'organisation du service de garde et, après s'être informé s'il n'y avait pas eu de rixe dans la rue, sur ma réponse négative, il me pria de donner à S. M. l'Impératrice l'assurance qu'elle n'avait rien à craindre, ce que je fis avec d'autant plus de fermeté que j'en avais l'intime conviction ; et comme à son tour l'Empereur l'engageait à reprendre confiance :

— O Lumière de mes jours, lui dit-elle, excusez mes craintes ; mais sachez que, si je tremble, c'est moins pour moi que pour votre auguste personne et pour Olga, ce don précieux du ciel.

Et, penchée alternativement vers les deux dames, elle leur murmura quelques mots, à l'une en russe, que je ne pus saisir, à l'autre en allemand, *où elle revenait sur le bruit de la fusillade qu'elle avait cru entendre.*

Et tout à coup, ses sens entièrement recouvrés, elle se leva et s'inquiéta d'Olga. On lui dit que l'enfant dormait paisiblement, sous la garde de sa « nurse », mais elle était prise d'une envie irrésistible de la voir et, se faisant ouvrir la porte, elle me pria de la suivre dans la chambre de la grande duchesse, comme pour me prendre à témoin de sa grâce fragile

et mieux m'attendrir en sa faveur, ou *comme si elle estimait que ma présence dût suffire pour lui conférer durant leur séjour, à elle et aux choses qui l'entouraient, une sorte d'immunité...*

...L'Impératrice échangea (avec la « nurse ») quelques mots en anglais, à voix basse, par crainte de réveiller l'enfant ; puis, s'approchant du berceau, elle s'y renversa dans un élan de tendresse passionnée et le Tsar qui l'accompagnait en fit de même...

L'Empereur et l'Impératrice s'étaient évanouis pour faire place à deux époux quelconques, inclinés sur le fruit de leurs amours, et je pense même qu'ils m'avaient oublié dans la vivacité de leur transport. Il n'y avait plus, devant moi, que deux pauvres créatures semblables à nous, parce que, même au faîte de la puissance humaine, et la tête pleine du bruit des acclamations triomphales, elles se sentaient *nues, faibles et désarmées devant l'énigme redoutable du Destin.*

Cette scène intime me revient plus émouvante encore depuis que ces trois personnages ont payé leur tribut à la Fatalité et qu'un massacre effroyable leur a cloué au front l'auréole des martyrs.

Il était naturel que la Tsarine eût l'appréhension d'un attentat auquel n'avait pu échapper l'empereur Alexandre II (1), mais il me semble *qu'elle dût rester surtout obsédée des bombes*, arme spéciale des nihilistes, *et non d'une « fusillade » dont* l'idée ne s'expliquait guère. *C'est pourtant une fusillade qui devait mettre fin à ses jours et anéantir la dynastie des Romanoff. Sa vision était donc prophétique, ce qui semble établir qu'il ne nous arrive rien d'important dont le Ciel ne nous ait donné un secret avertissement.*

Chacun peut en faire l'expérience sur soi-même. Je l'ai éprouvé maintes fois, en ce qui me concerne, notamment lors de mon dernier voyage en Allemagne, en 1912. Nous nous bercions alors d'illusions pacifiques et, pas plus que mes compatriotes, je ne m'attendais à la guerre, encore moins à une attaque brusquée de l'Allemagne, mais il m'avait suffi de franchir la frontière pour en lire partout le présage. On peut m'en croire, puisque j'en ai donné l'avertissement dans la préface de mon livre : *Les deux Allemagnes* (paru en janvier 1914).

(1) Coïncidence curieuse, Alexandre II, comme Nicolas II, avait épousé une princesse de Hesse.

Il se peut que cette prescience de l'avenir soit trouble et confuse, comme dans le cas suivant : En juillet 1914, je passais mes vacances à Spa, en Belgique. J'en fus rappelé soudain par une dépêche laconique de mon administration. J'en ignorais les motifs, que j'attribuais à la crainte de manifestations relatives à l'affaire Caillaux, car si la guerre m'apparaissait, maintenant, inévitable un jour ou l'autre, je ne la redoutais pas si proche.

Tandis que le train qui me ramenait à Paris, traversait les Flandres, je m'étonnais de la sorte d'obsession qui me tenait collé à la vitre du wagon, les yeux fixés sur le paysage : Dieu sait pourtant si ce paysage traversé à vingt reprises, m'était familier ! J'aurais pu le reconstituer les yeux fermés. Et pourtant il me requérait et sollicitait mon attention, comme s'il se révélait à moi pour la première fois. Une voix secrète me disait : « Admire ces forêts touffues, ces villages souriants où il ferait bon vivre, ces fermes prospères, ce bétail épais ! » et j'avais beau protester tout bas : « mais il y a belle pièce que je les connais ! » la voix insistait de plus belle. Rien ne pouvait me détacher de la vitre. J'allais m'accouder dans un coin du wagon pour lire, le livre me tombait des mains. Je m'installais pour sommeiller, une impatience me redressait soudain et me rejetait à la portière. Cette voix qui m'y rappelait sans cesse, je ne l'entendais qu'à moitié. J'entendais : « contemple et admire ! » Le reste se perdait dans les profondeurs de l'inconscient et n'arrivait pas à mes oreilles, sans quoi j'eusse perçu qu'elle ajoutait : « contemple et admire ces choses que tu ne reverras plus jamais. Dans quelques jours, elles auront cessé de vivre et, déjà sur elles, plane le vent de la mort ». Mon émoi, que je jugeais puéril, s'explique aujourd'hui. Ces choses allaient mourir, et ce qui me les rendait si chères et si pathétiques, c'était le signe de détresse qu'elles me faisaient au passage, et le suprême adieu qu'elles me jetaient.

Leurs Majestés auraient pu lire aussi un mauvais présage dans la catastrophe de Khodynka (où deux mille personnes trouvèrent la mort), qui se produisit, en mai 1896, aux fêtes de leur couronnement et qui renouvelait celle des fêtes du mariage du Dauphin (depuis Louis XVI) avec Marie-Antoinette, si leur

entourage n'avait jugé à propos de la leur laisser ignorer...

***

Ernest Raynaud cite d'autres faits troublants que les lecteurs liront dans son livre. Il faut savoir se borner. Je ne puis aujourd'hui parler de Charles Baudelaire ; *mais, en finissant, je rappellerai, à propos de la fatalité à laquelle semble croire Ernest Raynaud, quelques bribes d'une causerie que j'eus naguère avec lui. Nous parlions de la direction des ballons et de l'invention des avions...*

Selon notre ami, cette invention devait se manifester infailliblement à l'époque où elle s'est produite et le destin susciter l'inventeur, sans faire acception de personne... « Si X ne l'avait trouvée, me dit-il, c'est Y ou un autre chercheur. La personnalité de l'inventeur disparaît dans la découverte, et celle-ci seule est fatale ».

Je ne crois pas que cette disjonction s'impose.

Les contingences ne « vivent » *que parce que l'humanité* « est ».

En réalité, c'est que tout s'enchaîne sans solution de continuité ; et soit que la vie se montre sous la forme humaine et animale, végétale où minérale, les mêmes phénomènes de douleur ou de joie, de peine ou de contentement, l'enclavent non certes identiques mais parallèles.

Si l'on en écarte l'apparence qui nous égare et si on les observe et les analyse patiemment, leur symétrie se révèle à nous jusqu'à l'évidence.

Et je ne crains pas de dire que tout ce qui a trait aux dits phénomènes se reproduit, se répète dans toute matière. *Je n'en excepte pas les ressentiments, toute proportion gardée et toute subtilité admise.*

Sans doute, si les pressentiments humains peuvent rappeler ceux de nos frères inférieurs, il est malaisé de constater ou d'établir le rapport qu'il y a entre la sensibilité végétale et la sensibilité minérale. Mais à ceux qui pourraient m'accuser de me plaire aux paradoxes ou de les mener dans le royaume de l'impossible, j'oppose les travaux des hermétistes, cultores *du grand œuvre et les sentiments de mythologues sur l'identification des arbres et des nymphes, et de l'union parfaite de la vie de l'arbuste liée au destin de celle-ci.*

IAN MONGOÏ.

LA PROPHÉTIE
du Bienheureux Arnaud de Catane
restaurée d'après les Centuries

La découverte que nous allons résumer est ignorée de tous : elle est néanmoins bien établie, de par l'histoire, les documents et les révélations divines.

Au XIIIe siècle, en Italie, vivait le bienheureux Arnaud de Catane (ou de Padoue), *de la race royale des comtes de Liména* (*Bollandistes*, t. II, 10 février) — de la race à laquelle appartient, selon la chair, le Grand Monarque, puisque les fausses *Lettres de saint François de Paule*, fabriquées pour tromper sur sa légitimité, sont adressées à Simon de Liména.

D'abord marié, Arnaud fut ensuite moine, abbé du couvent de Sainte-Justine de Padoue, et enfin, mis en prison par le tyran Azelin, il y mourut.

Mais, auparavant, il avait écrit, pour son dernier descendant le Grand Monarque, et probablement en latin ou en italien, une prophétie qui allait du XIIIe siècle jusqu'à la fin du monde ; dans la suite, chez les Liména, cette prophétie fut d'a-

bord fidèlement transmise, de génération en génération.

Or, au XVe siècle, le précieux manuscrit tomba, sans doute à titre de dépôt, entre les mains du médecin de Jean, duc de Calabre, médecin probable, également, de Simon de Liména, et bisaïeul maternel du fameux Michel de Nostredame.

Ce dépositaire infidèle, constatant que la prophétie jusqu'alors était accomplie, la garda au lieu de la transmettre, puis la légua à son arrière-petit-fils Nostradamus ; et enfin ce dernier, juif faussement converti, l'ayant mise sous une forme sibylline et en quatrains français numérotés, la publia en 1555-58, sous le nom de *Centuries*, pour avertir de l'avenir, au moyen d'un lexique secret, les Juifs seuls.

(C'est d'ailleurs à la même époque, et visiblement pour tout parachever, que :

1° Le dominicain faussaire Annius de Viterbe (1), maître du Sacré-Palais, fabriqua pour le compte du Sanhédrin les *Lettres de saint François de Paule à Simon de Liména*, dans lesquelles ce dernier était dit descendre de Constantin, afin de cacher aux chrétiens, d'avance, l'origine véritable du Grand Monarque ;

(1) Annius de Viterbe ou Jean Nanni, né à Viterbe vers 1431, et maître du Sacré-Palais sous Alexandre VI, s'acquit une grande réputation par des écrits où il donne comme vrais des ouvrages supposés d'auteurs anciens.
Il n'y a aucune foi à ajouter aux 17 livres d'antiquités publiés par cet écrivain dont toutes les références sont apocryphes. Il mourut le 13 novembre 1502.
N. D. L. R.

2º Annius de Viterbe et César de Nostradamus falsifièrent la généalogie des rois de France, y introduisant les principaux noms révélés par la prophétie du bienheureux Arnaud de Catane — voire par les *Centuries* — pour le Grand Monarque, afin que lui-même, tenté de s'appuyer sur cette fausse merveille, pût être aussitôt confondu).

Voilà pourquoi les *Centuries*, elles, sont toutes judaïques d'esprit et de style.

Nostradamus appelle Dieux les trois Personnes divines, conseille aux Juifs futurs de soutenir Waldeck-Rousseau, se vante d'espérer un siècle bien à gauche, etc.

Et, d'autre part, pour cacher l'avenir aux chrétiens, le plus souvent il parle en symboles, désignant notamment les mois par les signes du zodiaque et les personnages par des noms de planètes ou d'étoiles, en donnant ainsi à son œuvre cette apparence astrologique qui en masque la vraie nature.

Et le plus souvent aussi, il n'emploie que les mots essentiels (et encore en les travestissant, jusque par des anagrammes, soit littéraux, soit typographiques) et il rejette les inutiles ; il supprime des syllabes pour le besoin de sa métrique ; il déforme les terminaisons en vue de la rime ; et il change même, d'un vers à l'autre, de sujet ou d'époque, en laissant croire le contraire...

Il a donc fallu, d'abord, tenir compte de tout cela, pour restaurer, non pas le texte, mais le

sens de la prophétie du bienheureux Arnaud de Catane ; et ensuite, la connaissance des événements, c'est-à-dire de l'histoire, des personnages eux-mêmes et des autres prédictions divines, a fait le reste.

Et ainsi — tandis qu'aujourd'hui (nous le savons par une voie mystique) la clef des *Centuries* est perdue — par cette restauration et grâce aux *Centuries* mêmes, le Grand Monarque, qui ne connaît que le français, a pu enfin, et lui seul, comprendre la prophétie de son ancêtre, faite précisément pour lui seul ; et voici qu'aujourd'hui, ce que ses ennemis avaient voulu cacher, de cette prophétie, étant publiquement dévoilé, leur tentative, finalement, tourne à leur confusion : l'aigle de l'enfer, en voulant toujours s'élever, tombe sur l'épée dont il voulait se servir pour obliger les peuples à se faire élever !

La prophétie du bienheureux Arnaud de Catane, restaurée d'après les *Centuries*, comprend des événements publics et des événements cachés.

Nous donnons d'abord, ci-dessous et pour ce qui est du passé, quelques-uns (les plus étonnamment prédits) des premiers et les plus significatifs des seconds.

I. — ÉVÉNEMENTS PUBLICS

L'AFFAIRE DREYFUS

I, 7. Tard arrivé, l'exécution faite,
Le vent contraire, lettres au chemin prises :
Les conjurés xiiij. d'une secte,
Par le Rousseau senez les entreprises.

(André étant *tard arrivé* au pouvoir, *la dégradation* de Dreyfus sera *faite* ; *le sort* étant *contraire, le bordereau au chemin* aura été *pris* ; vous, *les conjurés F.·. M.·.* (anagramme typographique) *du Grand Orient de France, par* Waldeck-*Rousseau soutenez* (abrégé : *s...enez*) *les entreprises* de réhabilitation.)

X, 73. Le temps présent avecque le passé
Sera jugé par grand Jovialiste ;
Le monde tard par lui sera lassé
Et déloyal par le clergé juriste.

(Le procès de Rennes dans *le temps présent,* joint *avec* celui de 1894 dans *le passé, sera jugé par le colonel* Jouaust (lat. *Jovialistus*), président du second conseil de guerre ; *le monde, à la fin du siècle,* en 1899, *par lui sera lassé* de la longueur des débats, *et* son verdict sera jugé *déloyal,* c'est-à-dire sera cassé *par le clergé juriste* de la Cour de Cassation, le 13 juillet 1906.)

L'INONDATION DE PARIS

V, 86. Par les deux têtes et trois bras séparés,
La cité grande par deux sera vexée.

(*Par les deux têtes* OO, *et trois bras* III, respectivement *séparés,* c'est-à-dire par la venue de 1910, *la cité grande* de Paris, *par les eaux* de la Seine, *sera vexée.*) (1)

(1) Voici comment notre judicieux collaborateur construit le millésime 1910. Il place devant la première tête (ou cercle) le premier bras (ou trait vertical) et il obtient le chiffre 10 ; à droite et tangentiellement à la tête (ou cercle) le deuxième bras (ou trait vertical) et il obtient le chiffre 19, puis à la suite le troisième bras ou trait vertical et la deuxième tête (ou cercle) et il obtient le millésime 1910. N. D. L. R.

II. — ÉVÉNEMENTS CACHÉS

TEMPS ANCIENS

II, 11. Le prochain fils de l'aîné parviendra
Tant élevé jusqu'au règne des forts.

(Le Grand Monarque, *le prochain fils* royal *de* Sem, *aîné* des enfants de Noé, *parviendra, tant élevé, jusqu'au règne des forts.*)

III, 14. Par le rameau du vaillant personnage.

(*Par le rameau* des Liména, rameau issu d'un frère de saint Joseph et plus tard converti en Italie, il descendra *du vaillant personnage* que fut le roi David, le vainqueur de Goliath.)

MOYEN AGE

I, 95. D'héroïque sang de moine et vétustique.

(Il sera *de l'héroïque sang du moine* Arnaud de Catane, abbé du couvent de Sainte-Justine de Padoue, lequel moine, en effet, descendait de David *et* était ainsi d'un sang *très ancien*.

TEMPS MODERNES

III, 62. Proche del duero par mer Tyrenne close.

(La famille des Liména ira *proche du Douro, par la mer Tyrrhénienne close* : c'est-à-dire quittera le royaume de Naples pour aller s'établir en Espagne.)

XVIIIe SIÈCLE

IV, 53. Les fugitifs et bannis révoqués.

(*Les* Liména, *fugitifs* de Jérusalem lorsque cette ville eut été détruite par Titus, *et bannis* plus tard du royaume de Naples, furent ensuite *révoqués* de leurs fonctions en Espagne.)

III, 62. Viendra percer les grands monts Pyrénées.

(La famille des Liména, en *passant* d'Espagne en France, *viendra traverser les grands monts Pyrénées.*)

XIXe SIÈCLE

IX, 24. Sur le palais au rocher des fenêtres
Seront avis les deux petits royaux.

(Au cours d'un voyage à Paris et lors d'une visite au musée du Louvre, le Grand Monarque et son frère aîné, tous deux enfants, apparaîtront *sur le palais*, debout *sur la dalle de pierre* d'une *des fenêtres* qui regardent la Seine ; mais là *seront* comme deux oiseaux — lat. *avis* — sur la branche *les deux petits* princes *royaux*, car un gardien, aussitôt, les fera rentrer.)

XXe SIÈCLE

I, 42. Le dix calende d'avril de fait gothique,
Ressuscité encor par gens malins.

(*Le* 10 *du mois* précédé *d'avril*, c'est-à-dire le 10 mai, en 1921, le Grand Monarque, qui est

noble *par un fait gothique* — attendu que, lorsque le préfet Honorius eut forcé les Juifs du royaume de Naples à se convertir, l'empereur goth Théodoric créa, dans ce royaume, des comtes, et ce fut ainsi que furent créés les comtes de Liména — sera *ressuscité* à sa mission cachée, *encore* une fois, et cette fois par l'effet des prières dites pour lui, sans le connaître, par « la Ligue des Croisés du grand Roi », c'est-à-dire *par des gens méchants,* aux yeux de Nostradamus, demeuré juif de cœur.

. . . .

Si notre explication des *Centuries* agrée aux lecteurs, nous les prions de signaler au *Voile d'Isis* les quatrains qu'ils désireraient comprendre — en attendant que nous publiions, par ordre chronologique, tous les événements que nous avons reconstitués.

P. DE MŒRRIÈRE.
25 juillet 1925.

PENSÉE

L'homme ne peut jouir du fruit paradisiaque, tant qu'il ne se dépouille pas du manteau d'Adam, que le diable a souillé, et n'entre pas dans la nouvelle naissance du Christ. Il faut qu'il entre dans le cercle et rejette le manteau de la raison ; alors il reçoit l'intelligence humaine et la connaissance divine ; l'étude n'y fait rien, il faut naître de nouveau.

J. BŒHME.



Quelques précisions à propos de la H. B. of L.

L'*Occult Review*, dans son numéro de mai 1925, rendant compte de l'article que nous avons consacré ici aux relations de F.-Ch. Barlet avec diverses sociétés initiatiques et plus particulièrement avec la *H. B. of L. (Hermetic Brotherhood of Luxor)*, a ajouté au sujet de celle-ci quelques informations qui, malheureusement, sont en grande partie inexactes, et que nous pensons devoir rectifier en précisant ce que nous avions dit précédemment.

Tout d'abord, lorsque Barlet fut affilié à la *H. B. of L.*, le siège de celle-ci n'était pas encore transporté en Amérique ; cette affiliation dut même être un peu antérieure à la publication de l'*Occult Magazine*, qui parut à Glasgow pendant les deux années 1885 et 1886, et dont nous avons sous les yeux la collection complète. Cette revue était bien l'organe officiel de la *H. B. of L.*, dont elle portait en épigraphe la devise *Omnia vincit Veritas* ; nous n'avons commis aucune méprise sur ce point, contrairement à ce que semble croire notre confrère anglais. A cette époque, Peter Davidson résidait à Banchory, Kincardineshire, dans le Nouveau-Brunswick, et ce doit être seulement vers la fin de l'année 1886 qu'il alla se fixer à Loudsville, en Géorgie, où il devait passer le reste de sa vie. C'est bien plus tard qu'il édita une nouvelle revue intitulée *The Morning Star*, qui fut l'organe de l'*Ordre de la Croix et du Serpent*, fondé par lui après la rentrée en sommeil de la *H. B. of L.*

D'autre part, c'est dans l'*Occult Magazine* d'oc-

tobre 1885 que fut insérée une note exposant pour la première fois le projet d'organisation d'une colonie agricole de la *H. B. of L.* en Californie ; cette note était signée des initiales de T. H. Burgoyne, secrétaire de l'Ordre (et non pas Grand-Maître provincial du Nord, titre qui appartenait à Davidson). Il fut souvent question de ce projet dans les numéros suivants, mais l'idée d'établir la colonie en Californie fut assez vite abandonnée, et on se tourna vers la Géorgie ; on annonça même que Burgoyne serait à Loudsville à partir du 15 avril 1886, mais il n'y fut pas, à cause de l'intervention de Mme Blavatsky à laquelle nous avons fait allusion. Burgoyne avait subi autrefois une condamnation pour escroquerie ; Mme Blavatsky, qui connaissait ce fait, parvint à se procurer des documents qui en contenaient la preuve et qu'elle envoya en Amérique, afin de faire interdire à Burgoyne le séjour aux Etats-Unis ; elle se vengeait ainsi de l'exclusion de la *H. B. of L.* prononcée contre elle et le colonel Olcott huit ans plus tôt, en 1878. Quant à Davidson, dont l'honnêteté ne donna jamais prise au moindre soupçon, il n'avait pas à « s'enfuir en Amérique », suivant l'expression de l'*Occult Review* ; mais il n'y avait non plus aucun moyen de l'empêcher de s'établir en Géorgie avec sa famille, pour y constituer le premier noyau de la future colonie, laquelle ne parvint d'ailleurs jamais à prendre le développement espéré.

Le rédacteur de l'*Occult Review* dit que derrière Davidson était Burgoyne, ce qui n'est pas exact, car leurs fonctions respectives n'impliquaient aucune subordination du premier au second ; et, chose plus étonnante, il prétend ensuite que derrière Burgoyne lui-même était un « ex-Brâhmane » nommé Hurychund Christaman : il y a là une singulière méprise, et qui demande quelques explications. Mme Blavatsky et le colonel Olcott avaient été affiliés à la branche américaine de la *H. B. of L.* vers le mois d'avril 1875, par l'entremise de George H. Felt, qui se disait professeur de mathématiques et égyptologue, et avec qui ils avaient été mis en rapport par un journaliste nommé Stevens. Une des conséquences de cette affiliation fut que, dans les séances spirites que donnait alors Mme Blavatsky, les manifestations du fameux *John King* furent bientôt remplacées par celles d'un soi-disant *Sérapis* ; cela se pas-

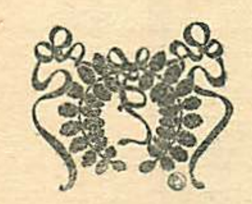
sait exactement le 7 septembre 1875, et c'est le 17 novembre de la même année que fut fondée la *Société Théosophique*. Environ deux ans plus tard, *Sérapis* fut à son tour remplacé par un certain *Kashmiri brother* ; c'est que, à ce moment, Olcott et Mme Blavatsky avaient fait la connaissance de Hurrychund Chintamon (et non Christaman), qui n'était point le chef plus ou moins caché de la *H. B. of L.*, mais bien le représentant en Amérique de l'*Arya Samâj*, association fondée dans l'Inde, en 1870, par le Swâmî Dayânanda Saraswatî. En septembre ou octobre 1877, il fut conclu, suivant l'expression même de Mme Blavatsky, « une alliance offensive et défensive » entre l'*Arya Samâj* et la *Société Théosophique* ; cette alliance devait d'ailleurs être rompue en 1882 par Dayânanda Saraswatî lui-même, qui s'exprima alors fort sévèrement sur le compte de Mme Blavatsky. Celle-ci, pour des motifs que nous n'avons pu éclaircir, manifestait plus tard une véritable terreur à l'égard de Hurrychund Chintamon ; mais ce qui est à retenir, c'est que ses relations avec ce dernier coïncident précisément avec le moment où elle commença à se détacher de la *H. B. of L.* ; cette remarque suffit à réfuter l'assertion de l'*Occult Review*.

Maintenant, il reste à chercher une explication de cette erreur : n'y aurait-il pas eu tout simplement confusion, à cause de la similitude partielle des deux noms, entre Chintamon et Metamon ? Ce dernier nom est celui du premier maître de Mme Blavatsky, le magicien Paulos Metamon, d'origine copte ou chaldéenne (on n'a jamais pu être fixé exactement là-dessus), qu'elle avait rencontré en Asie Mineure dès 1848, puis retrouvé au Caire en 1870 ; mais, dira-t-on, quel rapport y a-t-il entre ce personnage et la *H. B. of L.* ? Pour répondre à cette question, il nous faut faire connaître à notre confrère de l'*Occult Review*, qui semble l'ignorer, l'identité du véritable chef, ou, pour parler plus exactement, du Grand-Maître du « cercle extérieur » de la *H. B. of L.* : ce Grand-Maître était le Dr Max Théon, qui devait par la suite créer et diriger le mouvement dit « cosmique » ; et c'est d'ailleurs ce qui explique la part que Barlet, ancien représentant de la *H. B. of L.* en France, prit à ce mouvement dès son début (c'est-à-dire, si nous ne nous trompons, à partir de

1899 ou 1900). Sur l'origine du Dr Max Théon, demeurée toujours fort mystérieuse, nous n'avons eu qu'un seul témoignage, mais qui mérite d'être pris en sérieuse considération : Barlet lui-même, qui devait savoir à quoi s'en tenir, nous a assuré qu'il était le propre fils de Paulos Metamon ; si la chose est vraie, tout s'explique par là même.

Nous n'avions pas voulu, dans notre précédent article, mettre en cause des personnes vivant encore actuellement, et c'est pourquoi nous nous étions abstenu de nommer M. Théon, à qui nous avions fait seulement une allusion en note ; mais, à la suite de l'intervention de l'*Occult Review*, une mise au point était nécessaire dans l'intérêt de la vérité historique. Il est même à souhaiter que ces éclaircissements en provoquent d'autres, car nous ne prétendons pas dissiper toutes les obscurités d'un seul coup ; il doit bien y avoir encore quelques témoins des faits dont il s'agit, et, puisque certaines questions se trouvent posées, ne pourraient-ils faire connaître ce qu'ils en savent ? Le temps déjà long qui s'est écoulé depuis lors et la cessation de l'activité de la *H. B. of L.* leur donnent assurément toute liberté à cet égard.

RENÉ GUÉNON.



LE MAITRE PHILIPPE (1)

CHAPITRE III

Le Maître Philippe a la Cour de Russie

Au cours d'une de ses conférences en Russie, en 1900, le Dr Papus eut l'occasion de parler de son Maître, le thaumaturge lyonnais, devant les plus notables personnages de l'aristocratie et de la Cour.

Quelque temps après, deux dames russes de la Cour, de passage à Lyon, vinrent consulter le maître Philippe ; elles furent stupéfaites de ses pouvoirs occultes et de son ascendant surnaturel. Aussi n'eurent-elles de cesse qu'il acceptât de les accompagner à Cannes, où elles le présentèrent au grand duc Pierre Nicolaïewitch, à sa femme, la grande duchesse Militza, et à la sœur de celle-ci, la princesse Anastasie Romanowsky, duchesse de Leuchtenberg.

Le grand-duc Wladimir vint le visiter à Lyon et le fit appeler en Russie. Le Maître s'y rendit en octobre 1900.

J'ai raconté dans *Le Mysticisme à la Cour de Russie* quel étrange milieu morbide était cette

(1) Voir page 396 et suiv.

Société russe aristocratique avide de mysticisme et de merveilleux. On fut désireux de connaître le mystérieux personnage dont Papus parlait avec tant de vénération. Le Maître resta en Russie près de deux mois. Après son retour, sa réputation s'accrut à tel point qu'elle parvint jusqu'aux Souverains.

L'Impératrice, en laquelle sommeillait le goût du fantastique, et que certains font une sorte d'hystérique névrosée ; le Tsar, slave curieux d'expériences troublantes, voulurent connaître un homme dont la renommée vantait les pouvoirs surnaturels.

Ils profitèrent de leur voyage en France pour le faire appeler auprès d'eux. Ce fut la grande-duchesse Militza qui fit savoir au Maître Philippe que l'Empereur et l'Impératrice seraient heureux de s'entretenir avec lui à Compiègne.

M. Maurice Paléologue, qui fut le dernier ambassadeur de France à la Cour de Russie, a raconté dans ses Souvenirs, publiés en 1922 (1), comment s'opéra la rencontre du thaumaturge avec les Souverains.

Il dit tenir ces renseignements du policier russe Manouilow, qui était en mission à Paris, au service de l'*Okhrana*, et qui fut l'intermédiaire.

Le Maître Philippe arriva à Compiègne le 20 septembre. Manouilow fut chargé de le recevoir à l'entrée du palais et de l'examiner un peu avant

(1) *La Russie des Tsars pendant la Grande Guerre.* Tome I, page 211. Paris, Plon, éditeur.

de le conduire dans les appartements impériaux :

« Je vis entrer, me dit-il, un gros bonhomme, avec une grosse moustache, habillé de noir, l'air modeste et sérieux, l'air d'un instituteur endimanché ; son costume était aussi ordinaire que possible, mais d'une impeccable propreté. Il n'y avait de remarquable en lui que ses yeux : deux yeux bleus, à demi cachés par de lourdes paupières, mais qui avaient par instant un éclat et une douceur étranges... Il portait au cou un petit sachet triangulaire de soie noire. Je lui demandai ce que c'était. Il s'excusa mystérieusement de ne pouvoir me répondre.

« Plus tard, je lui ai toujours vu cette amulette sur la poitrine. Un soir, comme j'étais seul en wagon avec lui, et qu'il dormait en ronflant à plein nez, j'ai essayé de lui enlever son talisman pour voir ce qu'il y avait dedans ; mais à peine l'avais-je touché qu'il s'éveilla en sursaut ».

Dès la première entrevue, le Maître s'imposa à la pleine confiance des Souverains, qui le décidèrent à venir s'installer en Russie. Il partit presque aussitôt. Une maison lui fut préparée à Tsarskoïé-Selo, la résidence impériale. Son but principal était d'influencer favorablement une grossesse de l'Impératrice pour avoir un héritier mâle.

Nicolas II avait, en effet, l'ardent désir d'un fils, et la Tsarine ne lui avait donné que des filles. Le Dr Schenk, de Vienne, professeur d'accouchements, mandé auprès de l'Impératrice, lui avait

imposé un régime spécial, qui devait, à coup sûr, amener la naissance d'un garçon. Une fille était née ! Jean de Cronstadt, le moine guérisseur, aux prières duquel on avait fait appel, n'avait pas été plus heureux.

Pendant une nouvelle grossesse de la Tsarine, le Maître Philippe déclara que l'enfant attendu par le couple impérial serait cette fois un garçon. La prédiction s'étant réalisée, il vit à partir de ce moment son influence grandir de plus en plus. Il fut comblé d'honneurs : le Tsar lui conféra un grande militaire équivalent à celui de général de division, avec droit de porter l'uniforme du grade ; et — suprême honneur — il reçut l'autorisation de pénétrer dans les appartements du Tsar et de la Tsarine quand bon lui semblerait, sans se faire annoncer.

Peu à peu, il devint absolument indispensable. Sitôt qu'il s'absentait de la Cour, l'on s'inquiétait, et, à la moindre alerte, des messagers partaient à sa recherche.

Etonnée qu'un homme doué de pouvoirs aussi extraordinaires ne soit possesseur d'aucun titre officiel, pas même celui de docteur en médecine, l'Impératrice lui fit octroyer, par l'Université de Moscou, le diplôme de docteur. Mais comme le diplôme russe ne conférait pas, à lui seul, le droit d'exercer la médecine en France, elle pria l'ambassadeur de France à Pétrograd de faire des démarches pour qu'un diplôme équivalent soit délivré à son protégé par le gouvernement français.

L'ambassadeur de France répondit que c'était là une chose impossible, aucun diplôme n'étant délivré *honoris causa*.

La Tsarine ne fut pas convaincue. Profitant de son second voyage en France, elle demanda un soir, après un dîner de gala, à Waldeck-Rousseau, alors président du Conseil des Ministres, s'il ne lui serait pas possible de faire délivrer un diplôme de docteur en médecine au « savant » Philippe. Waldeck demeure un instant interloqué ; il ne s'attendait pas à une pareille demande ! Il dut expliquer à la Tsarine qu'il n'était pas en son pouvoir d'accorder la faveur qu'elle lui demandait, le diplôme de docteur en médecine ne s'obtenant, en France, qu'après avoir fait des études spéciales et passé avec succès de difficiles examens.

— Peut-être, dit la Tsarine, M. le Président de la République le pourrait-il ?

Waldeck-Rousseau apprit alors à l'Impératrice que, dans cet ordre d'idées, M. Loubet lui-même ne pouvait absolument rien. Seul, un Comité de grands médecins pouvait, après examen, conférer le titre de docteur en médecine.

—M. Philippe est cependant un très grand médecin, répliqua la Tsarine. Et elle quitta Waldeck assez dépitée...



La faveur du Maître fut un instant éclipsée à la suite d'une campagne acharnée menée contre

lui par les partis avancés de l'opposition et par le Journal *Osvobojdewe* : « Le fait est indéniable, pouvait-on lire dans ce journal : Nicolas, pour les choses concernant sa famille, comme pour celles concernant la politique étrangère et l'administration intérieure ne prend aucune décision sans avoir, au préalable consulté le sieur Philippe ! Que penser d'un régime confiant sans contrôle les destinées de la Russie au premier charlatan venu ! »

Le Maître payait sa célébrité. Des rapports secrets étaient adressés contre lui à Nicolas II, soit de Russie, soit de France. Le chef de la police russe à Paris, Ratchkowski, s'était particulièrement acharné à cette besogne. Il avait envoyé au Tsar un dossier très chargé contre lui. Le policier russe ne l'accusait rien moins que de séquestration, d'abus de confiance, etc... Dès réception du dossier, l'Empereur avait fait appeler le thaumaturge et l'avait prié de prendre connaissance des pièces qui y étaient contenues. La chose faite, le Maître avait haussé les épaules et répondu : « Sire, si Votre Majesté a le moindre doute, je garde le dossier, le remets entre les mains de la justice et demande la preuve de tout ce qui s'y trouve contenu ». Le Tsar, avait répondu en souriant : « Que voulez-vous ! C'est de la méchanceté ! si j'en avais cru un mot, je ne vous l'aurais pas montré ! »

Devant ces attaques réitérées, le Maître jugea néanmoins prudent de rentrer en France. Il re-

vint comblé de cadeaux, mais toujours poursuivi par la haine du policier russe.

Il reste à Lyon plusieurs mois, tout en étant en relation avec le Tsar et les personnages de la Cour, avec lesquels il échangeait une correspondance suivie. Chaque jour son courrier lui apportait les suppliques de malades princiers, de grands personnages en péril. Le Maître soignait à distance, donnait des conseils aux uns et aux autres.

Rentré à Lyon, où il croyait échapper à la persécution, aux basses jalousies, aux calomnies, voici que certains journaux parisiens imitant leurs confrères slaves, répandaient sur son compte des bruits tendancieux ; puis des menaces, des manœuvres policières vinrent l'assiéger jusque dans l'intimité de son foyer. Des hommes suspects rôdaient autour de son hôtel, notant les personnes qui le venaient visiter ; il était suivi dans tous ses déplacements ; son courrier était décacheté ; ses télégrammes — et ils étaient nombreux — étaient communiqués à l'autorité administrative. J'ai su par M. Joseph Schewœbel, qui fut chef de bureau du cabinet du Préfet du Rhône, que les messages chiffrés succédaient aux messages chiffrés. Pendant plusieurs mois, le service du chiffre fut sur les dents. Il ne se passait pas de jours sans que de longs télégrammes mystérieux fussent adressés de Russie au Maître Philippe. Et il fallait les déchiffrer de toute urgence, car l'impatience de la Cour de Russie n'admettait aucun retard !...

Le Maître partageait son temps entre sa volumineuse correspondance, ses nombreux malades, et le laboratoire secret qu'il avait installé au nº 6 de la rue du Bœuf, où il préparait des remèdes hermétiques et notamment les extraordinaires « pilules de vie » qu'il utilisa à la Cour de Russie. Elles contenaient, disait-il, un tout-puissant ferment de reconstitution, et il ne les employait que très rarement, dans des cas extrêmes. Il remit plus tard, ces « pilules de vie » contenues dans un petit flacon soigneusement clos, à son disciple préféré le Dr Papus. Elles sont aujourd'hui en ma possession.

Bientôt, lettres et télégrammes chiffrés venant de Russie ne pouvant plus suffire, le Maître, sur les instances réitérées du grand-duc Nicolas et de sa femme, venus à Lyon pour faire opérer leur fils, consentit à retourner en Russie, où nous le retrouvons au début de 1903, à Livadia, résidence impériale de la côte de Crimée. C'est là qu'il initia l'Empereur et l'Impératrice aux pratiques du spiritisme et de l'occultisme transcendantal.

De ce jour, on peut dire que la Tsarine Alexandre Feodorovna ne prit jamais, au cours de son existence impériale, une décision de quelque importance sans avoir, au préalable, consulté les esprits. Le Tsar assistait parfois aux séances d'évocations, et il finit par se livrer lui aussi aux expériences spirites.

Consulté sur des questions de politique intérieure et extérieure, le Maître assistait fréquem-

ment aux réunions de l'Empereur et de ses ministres. Il fut, dit-on, l'inspirateur du noble projet du Tsar rêvant d'instaurer parmi les hommes le règne de la Paix universelle par le désarmement général.

Secondé par le roi de Danemark et par les grands-ducs, le Maître Philippe introduisit à la Cour le mouvement martiniste et occultiste que le docteur Papus avait déjà répandu dans les milieux aristocratiques russes.

Une loge martiniste secrète, ayant pour but de diriger la politique russo-balkanique et d'influencer la politique européenne, d'après des données occultes, fut fondée au palais impérial. Le Tsar Nicolas II en était le Président (Phil... Inc...). Les S... I... étaient recrutés parmi les Souverains, les grands-ducs et les conseillers d'Empire. Les séances d'évocation y étaient fréquentes. Le Maître Philippe les dirigeait.

Un des esprits le plus souvent évoqué par l'Empereur était celui de son père, Alexandre III. On connaît le culte dont Nicolas II entourait la mémoire de son père. Or, au cours des séances d'évocations, l'Esprit d'Alexandre III faisait fréquemment promettre à son fils de maintenir intacte l'alliance franco-russe. Nicolas II promettait, et cela ne contribua pas peu, dans la suite, à le maintenir hors des influences germanophiles de plus en plus grandissantes à la Cour de Russie, M. Maurice Paléologue dans le troisième volume de ses Souvenirs a raconté, d'après

le récit qui lui en a été fait, une séance d'évocation du « Maître Spirituel », qu'il confond avec Papus, ignorant sans doute que cette appellation désignait le maître Philippe. Il s'agissait de la crise de libéralisme qui sévissait alors en Russie et devenait menaçante pour l'autocratisme. L'Empereur ne pouvait se résoudre à choisir entre ceux qui lui conseillaient de faire la part aux exigences des temps modernes et d'inaugurer loyalement le régime constitutionnel, et ceux qui lui démontraient qu'il n'avait pas le droit de renoncer à l'autocratisme ancestral.

Le Maître fut appelé à Tsarkoïé-Sélo, et après une conversation avec l'Empereur et l'Impératrice, il fut décidé d'organiser pour le lendemain une séance d'évocation :

« Par une condensation intense de sa volonté, par une exaltation prodigieuse de son dynamisme fluidique, le « Maître Spirituel » réussit à évoquer le fantôme du très pieux tsar Alexandre III ; des signes indubitables attestèrent la présence du spectre invisible.

« Malgré l'angoisse qui lui étreignait le cœur, Nicolas II demanda posément à son père s'il devait ou non réagir contre le courant de libéralisme qui menaçait d'entraîner la Russie. Le fantôme répondit :

Tu dois, coûte que coûte, écraser la révolution qui commence ; mais elle renaîtra un jour et sera d'autant plus violente que la répression d'aujourd'hui aura dû être plus rigoureuse. N'importe !

Courage, mon fils ! Ne cesse pas de lutter (1) !.

Au moment de la guerre russo-japonaise, le Maître Philippe fut tenu au courant de différents projets russes contre le Japon. Ces projets n'ayant pas abouti, les adversaires qu'il avait à la Cour (et ils étaient nombreux) menèrent contre lui une campagne très active auprès du Tsar, allant même jusqu'à l'accuser d'avoir divulgué au gouvernement japonais les projets du gouvernement russe.

Quoi qu'il en soit, on finit par le trouver quelque peu gênant. En raison de son influence sur le Tsar, il était devenu pour les gouvernements une personnalité inquiétante, un homme à surveiller et à éloigner si possible. Tout fut mis en œuvre pour cela.

Quelques jours après, une dépêche de l'*Eclair*, du 25 novembre, venant de Saint-Pétersbourg annonçait que « M. Philippe, qui, par ses séances de spiritisme, avait pris un si grand ascendant sur le Tsar, a dû quitter la Cour. C'est surtout grâce aux conseils pressants du médecin de l'Impératrice que l'expulsion de l'occultiste a été signée. Ce médecin a montré, en effet, que les pratiques spirites étaient tout à fait préjudiciables à la santé de l'Impératrice ».

Il est inexact qu'un décret d'expulsion ait été pris contre le Maître Philippe par le Ministre de la justice russe. La vérité est que la Tsarine, devant

(1) **Maurice Paléologue** : *La Russie des Tsars pendant la Grande Guerre*, **t. III, page 93.**

les provocations du puissant parti qui s'était formé contre elle, en raison de la faveur impériale accordée au thaumaturge, avait été obligée de céder et d'éloigner le Maître, sous un vague prétexte, en le couvrant de fleurs et de présents.

J. BRICAUD.

(La fin au prochain numéro).

HOMME, PÉNÈTRE-TOI...

Homme, pénètre-toi de ce principe solide, et de ces vérités constantes qui doivent servir de règle à la conduite du sage ; n'oublie jamais quel est le terme final des choses d'ici-bas ; pense souvent aux bornes que le Créateur a mises à ta puissance, puisque tu tiens tout de lui ; persuade-toi que tout ce qui se fait dans le monde par les voies terrestres n'est qu'un oubli du premier être auquel tout doit être rapporté ; sois bien convaincu que cette supériorité que les hommes tâchent d'acquérir les uns au-dessus des autres, n'est qu'une chimère, et ne repose que sur une base imaginaire ; aie toujours présent à l'esprit les lois stables, établies en toi-même, qui peuvent t'apprendre à discerner le vrai d'avec les apparences ; écoute cette voix intérieure qui te dit que, dans toi, une partie doit obéir, et l'autre avoir un empire absolu : alors tout sera dans l'ordre, et tu ne craindras plus la vanité.

L.-CL. DE SAINT-MARTIN.

LA LUMIÈRE SORTANT DU CAHOS (1)

(Fin)

DE L'ÉLIXIR

SECONDE OPÉRATION

Ce n'est pas assez d'être parvenu au soufre philosophique que je viens de décrire, la plupart y ont été trompés et ont abandonné l'œuvre dans cet état, croyant l'avoir poussé à sa perfection ; l'ignorance des procédés de la nature et de l'Art sont la cause de cette erreur ; en vain voudrait-on tenter de faire la projection avec ce soufre ou pierre au rouge. La pierre philosophique ne peut être parfaite qu'à la fin du second œuvre, qu'on appelle élixir.

De ce premier soufre on en fait un second que l'on peut ensuite multiplier à l'infini, on doit donc conserver précieusement cette première minière du feu céleste pour l'usage requis.

L'Élixir, suivant d'Espagnet, est composé d'une matière triple ; savoir, d'une Eau métallique ou du Mercure sublimé philosophiquement, du ferment blanc, si l'on veut faire l'élixir au blanc, ou ferment rouge pour l'élixir au rouge, et enfin du second soufre, le tout selon les poids et proportion philosophique. L'élixir doit avoir cinq qualités, il doit être : fusible, permanent, pénétrant, tingeant et

(1) Voir page 413 et suiv.

multipliant ; il tire sa teinture et sa fixation du ferment, sa fusibilité de l'argent-vif, qui sert de moyen pour réunir les teintures du ferment et du soufre, et sa propriété multiplicative, lui vient de l'esprit de la quintessence qu'il a naturellement.

Les deux métaux parfaits donnent une teinture parfaite, parce qu'ils tiennent la leur du soufre pur de la nature ; il ne faut donc point chercher son ferment ailleurs que dans ces deux corps : teignez donc votre Élixir blanc avec la lune, et le rouge avec le soleil. Le Mercure reçoit d'abord cette teinture et la communique ensuite ; prenez garde à vous tromper dans le mélange des ferments, et ne prenez pas l'un pour l'autre ; vous perdriez tout. Ce second œuvre se fait dans le même vase ou dans un vase semblable au premier, dans le même fourneau, et avec les mêmes degrés de chaleur, mais il est beaucoup plus court.

La perfection de l'Élixir consiste dans le mariage et l'union parfaite du sec et de l'humide, de manière qu'ils soient inséparables et que l'humide donne au sec la propriété d'être fusible à la moindre chaleur ; on en fait l'épreuve en en mettant un peu sur une lame de cuivre ou de fer échauffé ; s'il fond d'abord sans fumée, on a ce qu'on souhaite.

PRATIQUE DE L'ÉLIXIR

Terre ou ferment rouge, trois parties ; eau et air pris ensemble, six parties : mêlez-le tout, et broyez pour en faire un amalgame ou pâté métallique de

consistance de beurre, de manière que la terre soit impalpable ou insensible au tact ; ajoutez-y une partie et demie de feu, et mettez le tout dans un vase de la forme du premier, et qu'il ait le col long d'un pied, que vous scellerez parfaitement ; donnez-lui un peu du premier degré pour la digestion ; vous ferez ensuite l'extraction des Éléments par les degrés de chaleur qui leur sont propres, jusqu'à ce qu'ils soient tous réduits en terre fixe. La matière deviendra comme une pierre brillante, transparente, rouge, et sera pour lors dans sa perfection ; prenez-en à volonté, mettez-le dans un creuset, sur un feu léger, et imbibez cette partie avec son huile rouge, en l'inférant goutte à goutte, jusqu'à ce qu'elle se fonde et coule sans fumée : ne craignez pas que votre mercure s'évapore, car la terre boira avec plaisir et avidité cette humeur qui est de sa nature. Vous avez alors en possession votre Élixir parfait ; remerciez le grand architecte de l'Univers de la faveur qu'il vous a fait, et faites-en usage pour sa gloire et ne communiquez votre secret qu'à des gens de bonnes mœurs.

L'Élixir blanc se fait de même que le rouge, mais avec des ferments blancs et de l'huile blanche.

LA TEINTURE

La teinture, dans le sens philosophique, est l'élixir même rendu fixe, fusible, pénétrant et tingeant par corruption et les autres opérations dont j'ai parlé. Cette teinture ne consiste donc pas dans la couleur

externe, mais dans la substance même qui donne la teinture avec la forme métallique ; elle agit comme le safran dans l'Eau ; elle pénètre même plus que l'huile ne fait sur le papier ; elle se mêle intimement comme la cire avec la cire, comme l'Eau avec l'Eau, parce que l'union se fait entre deux choses de même nature. C'est de cette propriété que lui vient celle d'être une panacée admirable pour les maladies des trois règnes de la nature ; elle va chercher dans eux le principe radical et vital qu'elle débarrasse par son action des hétérogènes qui l'embarrassent et le tiennent en prison ; elle vient à son aide, et se joint à lui pour combattre ses ennemis ; ils agissent alors de concert et remportent une victoire parfaite. Cette quintessence chasse l'impureté des corps, comme le feu fait évaporer l'humidité des bois ; elle conserve la santé en donnant des forces au principe de la vie pour résister aux attaques des maladies, et faire faire la séparation de la substance véritablement nutritive des aliments d'avec celle qui n'en est que le véhicule.

LA MULTIPLICATION

On entend par la multiplication philosophique, une augmentation en quantité et qualité, et l'un et l'autre au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer. Celle de la qualité est une multiplication de la teinture par une corruption, une volatilisation et une fixation réitérées autant de fois qu'il plaît à l'Ar-

tiste ; la seconde augmente seulement la quantité de la teinture sans accroître les vertus.

Le second soufre se multiplie avec la même matière dont il a été fait, en y ajoutant une petite partie du premier selon les poids et mesures requises.

Il y a trois manières de faire la multiplication, la première est de prendre une partie de l'élixir parfait rouge, que l'on mêle avec neuf parties de son Eau rouge ; on met le vase au bain pour faire dissoudre le tout en Eau ; après la solution, on cuit cette Eau jusqu'à ce qu'elle se coagule en une matière semblable à un rubis ; on infère ensuite cette matière à la manière de l'Élixir, et, dès cette première opération, la médecine acquiert dix fois plus de vertus qu'elle n'en avait ; si l'on réitère ce même procédé une seconde fois, elle augmentera de cent ; une troisième fois, de mille, et ainsi de suite, toujours par dix.

La seconde manière est de mêler la quantité que l'on veut d'élixir avec son Eau, en gardant cependant les proportions entre l'un et l'autre, et après avoir mis le tout dans un vase de réduction bien scellé, le dissoudre au bain et suivre tout le régime du second en distillant successivement les éléments par leurs propres feux, jusqu'à ce que le tout devienne pierre ; on infère ensuite, comme dans l'autre, et la vertu de l'Élixir augmente de cent dès la première fois ; mais cette voie est plus longue, on la réitère comme la première pour accroître sa force de plus en plus.

La troisième est la multiplication en quantité, on projette une once de l'Élixir multiplié en qualité sur cent onces de mercure commun purifié, ce mercure mis sur un petit feu se changera bientôt en Élixir. Si on jette une once de ce nouvel élixir sur cent onces d'autre mercure commun purifié, il deviendra or très fin ; la multiplication de l'élixir blanc se fait de la même manière, en prenant l'élixir blanc et son Eau, au lieu de l'Élixir rouge ; plus on réitérera la multiplication en qualité, plus elle aura d'effet dans la projection, mais non pas de la troisième manière que j'ai parlé, car sa force diminue à chaque projection par le mercure commun ; on ne peut cependant pousser cette réitération que jusqu'à la quatrième ou cinquième fois, parce que la médecine serait alors si active et si ignée que les opérations deviendraient instantanées, puisque leur durée s'abrège à chaque réitération ; sa vertu d'ailleurs est assez grande à la quatrième ou cinquième fois pour combler les désirs de l'artiste, puisque dès la première un grain peut convertir cent grains de mercure en or, à la quatrième cent mille, etc. On doit juger de cette médecine comme du grain qui multiplie à chaque fois qu'on le sème.

Il faut observer que ce que l'on appelle Eau rouge, est la poudre rouge que la première opération a produit ; et l'Élixir parfait ou huile rouge est la poudre rouge qu'a produit la seconde opération, cela doit s'entendre de même pour le blanc.

DES POIDS DANS L'ŒUVRE

Raymond Lulle nous avertit que cette chose unique n'est pas une seule chose prise individuellement, mais deux choses de même nature qui n'en font qu'une ; s'il y a deux ou plusieurs choses à mêler, il faut le faire avec proportion, poids et mesure. J'en ai parlé dans l'article des Signes démonstratifs, sous les noms d'aigle et de dragon, et j'ai aussi donné les proportions des matières requises pour la multiplication. On doit voir par là que les proportions des matières ne sont pas les mêmes dans le premier et le second œuvre.

RÈGLES GÉNÉRALES

Avant de mettre la main à l'œuvre en quelque genre que ce soit, on doit avoir tellement combiné tout que l'on ne trouve aucune chose dans les Livres philosophiques que l'on ne soit en état d'expliquer, afin de pouvoir réussir dans les opérations qu'on se propose d'entreprendre. Il faut pour cet effet être assuré de la matière que l'on doit employer, voir si elle a véritablement toutes les qualités et propriétés, par lesquelles les philosophes la désignent, puisqu'ils avouent qu'ils ne l'ont point nommée par le nom sous lequel elle est connue ordinairement ; on doit observer que cette matière ne coûte rien que la peine de l'amasser, et que la médecine que *Philalèthe*, après Geber, appelle médecine du premier ordre, la première pré-

paration se parfait sans beaucoup de frais, en tout lieu, en tout temps, par toutes sortes de personnes, pourvu qu'on ait une quantité suffisante de matière qui doit être au moins de trente à quarante livres. Les termes de conversion, dessiccation, mortification, inspissation, préparation, altération, ne signifient que la même chose dans l'art hermétique. La sublimation, descension, distillation, calcination, putréfaction, congélation, fixation, cération, sont, quant à elles-mêmes, des choses différentes ; mais elles ne constituent dans l'œuvre qu'une même opération continuée dans le même vase : les philosophes n'ont donné, tous ces noms qu'aux différentes choses ou changements qu'ils ont vu se passer dans le vase : lorsqu'ils ont aperçu la matière s'exhaler en fumée subtile, et monter en haut du vase, ils ont nommé cette ascension, sublimation ; voyant ensuite cette vapeur descendre au fond du vase, ils l'ont appelée descension, distillation.

Morien dit en conséquence : toute notre opération consiste à extraire l'Eau de sa terre, et l'y remettre jusqu'à ce que la terre pourrisse et se purifie ; lorsqu'ils ont aperçu que cette eau mêlée avec sa terre se coagulait ou s'épaississait, qu'elle devenait noire et puante, ils ont dit que c'était la putréfaction, principe de génération ; cette putréfaction dure jusqu'à ce que la matière soit devenue blanche.

Cette matière étant noire se réduit en poudre, lorsqu'elle commence à devenir grise ; cette apparence de cendre a fait naître l'idée de calcination,

incération, etc., et lorsqu'elle est parvenue à une grande blancheur, ils l'ont nommée calcination parfaite ; voyant que la matière prenait une consistance solide, qu'elle ne fluait plus, elle a formé leur congélation, leur induration ; c'est pourquoi ils ont dit que tout le magistère consiste à dissoudre et à coaguler naturellement, et cuire par un même régime, jusqu'au rouge foncé. On doit donc se donner de garde de remuer le vase et de l'ôter du feu central, car, si la matière se refroidissait, tout serait perdu.

Pour donner un feu du premier degré, il faut que la panse du vase soit un quart en terre ; pour lui donner un feu du second degré, il faut mettre de la terre jusqu'à moitié de la panse, etc.

DES VERTUS DE L'ÉLIXIR PHILOSOPHIQUE

Il est, suivant le dire de tous les philosophes, la source des richesses et de la santé, puisque avec lui on peut faire l'or et l'argent en abondance, et qu'on se guérit non seulement de toutes les maladies qui peuvent être guéries, mais aussi que par son usage modéré on peut les prévenir ; un grain seul de cette médecine ou élixir rouge, donné aux paralytiques, hydropiques, goutteux, lépreux, les guérira ; pourvu qu'ils en prennent la même quantité pendant quelques jours seulement.

L'épilepsie, les coliques, les rhumes, fluxions, frénésie, et toute autre maladie interne ne peuvent

tenir contre ce principe de vie. Elle est un remède assuré contre toutes sortes de maladies des yeux. Tous apostèmes, ulcères, blessures, cancers, fistules, nolimétanger et toutes maladies de la peau, en en faisant dissoudre un grain dans un verre de vin ou d'Eau, dont l'on bassine les maux extérieurs; elle fond peu à peu la pierre dans la Vessie ; elle chasse tout venin et poison, en en buvant comme ci-dessus.

Raymond Lulle assure qu'elle est, en général, un remède souverain contre tous les maux qui affligent l'humanité depuis les pieds jusqu'à la tête ; qu'elle les guérit en un jour s'ils ont duré un mois, en douze jours, s'ils sont d'une année, et en un mois quelque vieux qu'ils soient.

Arnauld de Villeneuve dit que son efficacité est infiniment supérieure à celle de tous les remèdes d'Hippocrate, de Galien, d'Alexandre, d'Avicenne, et de toute la médecine ordinaire ; qu'elle réjouit le cœur, donne de la vigueur et de la force, conserve la jeunesse et fait reverdir la vieillesse ; en général, qu'elle guérit toutes les maladies tant chaudes que froides, tant sèches qu'humides.

Geber, sans faire l'énumération des maladies qu'elle guérit, se contente de dire qu'elle surmonte toutes celles que les médecins ordinaires regardent comme incurables ; qu'elle rajeunit la vieillesse, et l'entretient en santé pendant de longues années, même au delà du cours ordinaire, en en prenant seulement gros comme un grain de moutarde, deux ou trois fois la semaine à jeun.

Philalèthe ajoute à cela, qu'elle nettoie la peau de toutes taches, rides, etc. ; qu'elle délivre la femme en travail d'enfant, fut-il mort, en tenant seulement la poudre au nez de la mère, et cite Hermès pour son garant ; il assure avoir lui-même tiré des bras de la mort bien des malades abandonnés des médecins. On trouve la manière de s'en servir particulièrement pour toutes les maladies, dans les ouvrages de Raymond Lulle et d'Arnauld de Villeneuve.

APOLOGIE DU GRAND ŒUVRE

Le grand œuvre des Sages tient le premier rang entre les belles choses ; la nature, sans l'art, ne le peut achever, et l'art sans la nature ne l'ose entreprendre ; c'est un chef-d'œuvre qui borne la puissance des deux ; ses effets sont si miraculeux que la santé qu'il procure et conserve aux vivants, la perfection qu'il donne à tous les composés de la nature, et les grandes richesses qu'il produit d'une façon toute divine, ne sont pas ses plus hautes merveilles.

Si le grand architecte de l'Univers l'a fait le plus parfait agent de la nature, l'on peut dire sans crainte qu'il a reçu le même pouvoir du ciel pour la morale ; s'il purifie le corps, il éclaire les esprits ; s'il porte les mixtes au plus haut point de leur perfection, il peut élever nos entendements jusqu'aux plus hautes connaissances ; il est le Sauveur du grand Monde, puisqu'il purge toutes choses des taches originelles, et répare par sa vertu le désordre

de leur tempérament. Il subsiste dans un parfait ternaire de trois principes purs réellement distincts, et qui ne font qu'une même nature. Il est originairement l'esprit universel du Monde corporifié dans une terre vierge, étant la première production ou le premier mélange des éléments au premier point de sa naissance. Il est travaillé dans sa première préparation, il verse son sang, il meurt, il rend son esprit; il est enseveli dans son vaisseau, il monte au ciel tout quintessencié pour examiner les sains et les malades, détruisant l'impureté centrale des uns et exalter les principes des autres ; de sorte que ce n'est pas sans sujet qu'il est appelé par les Sages, le Sauveur du grand Monde, et la figure de celui de nos âmes. L'on peut justement dire que s'il produit des merveilles dans la nature, introduisant aux corps une très grande pureté, il fait aussi des miracles dans la morale, éclairant nos esprits des plus hautes lumières.

Je laisse aux lecteurs la liberté d'en tirer les conséquences qu'il jugera à propos et convenables.

L. GRASSOT.

L'Avenir de l'Alchimie

Les alchimistes admettaient, en physique, des idées incomprises par nous aujourd'hui, qui ne viendront peut-être à l'état officiel que dans des siècles.

La chimie est le miroir où nous garderons défiler, plus tard, les merveilles des essences réagissant sur elles-mêmes et sur le monde extérieur.

Louis LUCAS.

LETTRES D'ELIPHAS LEVI
AU
BARON SPEDALIERI [1]
(2e VOLUME)

LXVII

20 *Février*.

F.·. et A.·.,

La terre de Chanaan avant d'être conquise par les Hébreux était habitée par les enfants des géants, c'est-à-dire par les héritiers des colossales iniquités de l'ancien monde. Iniquités dont le souvenir, conservé dans la famille de Noé, était devenu une tradition vivante dans la race maudite de Chanaan, fils de Cham, le profanateur du sommeil de son père.

On comptait parmi ces nouveaux titans de l'impiété cinq races différentes portant des noms caractéristiques. C'étaient les Enacim, les Néphilim, les Géburim, les Raphaïm et les Amalécites.

Ces cinq noms veulent dire :

Enacim, les anarchistes ou les fils de Bélial, les hommes sans loi ;

Géburim, les hommes de rigueur ou de violence ;

Néphilim, les voluptueux ou les efféminés ;

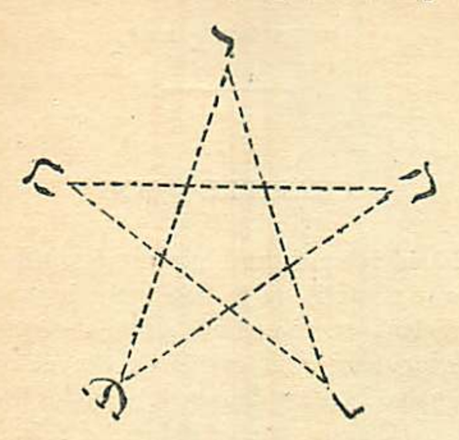
Raphaïm, les paresseux ou les lâches ;

Amalécites, les aggresseurs parce qu'ils attaquèrent les premiers les Israélistes dans le désert.

Traçons maintenant le pentagramme de per-

(1) Voir page 426.

fection avec les cinq lettres qui forment le nom de Jéhosuah, Josué ou Jésus leur vainqueur.



Jod, le père et le maître suprême nié par les anarchistes.

Hé, la mère ou la providence miséricordieuse niée par les Géburim.

Le *Hé* correspondant — la nature outragée par les efféminés.

Vau, la fécondité créatrice donnant la liberté par le travail, niée et outragée par les lâches.

Schin, l'équilibre matériel ou la justice élémentaire offensée par les aggresseurs.

Jod est la manifestation de Kéther en Tiphereth. —Le premier hé correspond à Gédulah; le second, à Géburah — vau correspond à Netsah et Schin à Hod. Les anges qui les défendent sont les Kétherielim ou les Jodielim conduits par Michaël (etc.).

(A suivre.) ELIPHAS LÉVI.

L'ÉTRANGE HISTOIRE [1]

(DEUXIÈME PARTIE)

CHAPITRE XXXI

Mrs. Ashleigh adhéra à mes projets plus facilement que n'aurait pu le faire prévoir son caractère indolent et réfractaire à toute contrariété ; mais la douleur avait éveillé en elle cette puissance de dévouement dont sont capables les cœurs aimants. J'écrivis donc à Faber, lui faisant part de mes intentions, le priant de s'entremettre en ma faveur pour l'achat de la propriété dont il m'avait parlé et j'ajoutai à ma lettre, pour lui montrer combien nos intentions étaient arrêtées, un billet à ordre de mon banquier sur une firme australienne. Je rendis aussitôt publique ma décision de me retirer, désignai mon successeur, vendis les deux maisons que je possédais à L... et fixai la date de mon départ. Toute vanité devait être éteinte en moi, sinon j'eusse été plus touché que je ne le fus du courant de sympathies que cette détermination suscita : mes défauts m'étaient pardonnés et mes qualités exagérées à l'envi. Les regrets publics prirent une forme concrète et je dus accepter un témoignage probant de cette

(1) Voir page 427 et suiv.

sympathie auquel avaient contribué jusqu'aux plus pauvres de mes malades. L'inscription qui accompagnait ce cadeau eût suffi à l'épitaphe de quelque grand homme : publicité tapageuse à laquelle j'eusse été sensible comme tout être mortel si mon cœur n'y avait vu une injustice à la sainteté de cette affection qui écartait Liliane du mouvement et des gloires de ce monde.

Et comme par hasard, les plus empressés à donner de la publicité à ce témoignage, se trouvaient être le colonel Poyntz (pour ne pas dire sa femme) et mon ancien ennemi Mr. Vigors.

Il y a longtemps que je n'avais rien dit de Mr. Vigors. Je lui rends cette justice que dans l'application de ses fonctions de magistrat il s'était toujours montré à la fois actif et délicat. Lui seul, parmi les plus influents de mes contempteurs, avait toujours affirmé l'innocence de Liliane et rétractait sans cesse les bavardages dont elle était l'objet. Ces derniers mois, même, il m'avait maintes fois accosté et confessé avec franchise le regret de ses premières préventions, le respect où il m'avait toujours tenu depuis mon mariage ; mais, fanatique de ses idées, il insistait toujours pour que je consultasse quelque clairvoyant sur le sujet qui me torturait. Je déclinai à chaque reprise son offre ; mais sans y mettre l'acrimonie dont j'eusse accompagné ma réserve quelques mois auparavant. Le fait est que toutes ces pratiques qui s'écartaient délibérament du sentier battu de la science me causaient maintenant une

vive terreur. En ce moment même, je me demande si je n'ai pas eu tort de m'entêter. Je ne sais, Mr. Vigors n'en continua pas moins à me témoigner de l'amitié. Et telles sont les vicissitudes des sentiments humains, qu'il fût de tous ceux que je laissai celui que je regrettai le plus, lui que j'avais toujours considéré comme le plus hypocrite de mes adversaires. Mais il n'avait pas, à l'instar de Mrs. Poyntz, abandonné Liliane. Pour celle-là, j'eusse donné dix fois la valeur du présent qui m'était offert pour effacer de la liste de ses souscripteurs le nom de son mari.

Ma retraite était officielle depuis quelques semaines déjà et j'étais moi-même à la veille de mon départ, quand je reçus une lettre de Miss Brabazon qui me suppliait d'accourir d'urgence à son chevet. L'écriture était si tourmentée, que c'est à peine si je pus déchiffrer qu'elle se croyait très malade et condamnée par le Dr Jones, qui l'avait soignée.

CHAPITRE XXXII

En arrivant, un laquais en livrée, froid et indifférent, me passa aux mains de la garde-malade qui m'introduisit aussitôt dans la chambre où agonisait la malade — cette même chambre où le docteur Lloyd était mort. Tout y était changé, certes ; les sombres tapisseries avaient fait place à des mousselines légères où s'envolaient des paysages roses dans une broderie à jour ; partout

abondaient dentelles et rubans mêlés de colifichets d'argent et une orfèvrerie de clinquant qui s'était donnée à tâche de transformer la chambre malsaine du savant en un boudoir agréable de coquette. Mais la tombe elle-même, n'est-elle pas toujours reconnaissable ? Le cercueil n'a-t-il pas la même destination, qu'il soit drapé de velours richement armorié ou nu comme les quatre planches où l'on enferme le cadavre d'un mendiant ?

Le lit vers lequel je me dirigeai avait été placé dans le même angle. Regardant son couvre-pieds de soie, ses oreillers bordés de dentelle de Louvain, je me rappelai mon adversaire mourant, exhalant ses dernières menaces. Je distinguai alors quelqu'un assis à côté de la malade et qui, m'entendant marcher, se retourna vers moi. C'était Mr. C***, un clergyman que je connaissais, un de ceux que j'avais le plus souvent rencontré aux chevets où nous leur cédons la place, où ils s'efforcent encore de déployer un espoir que nous ne pouvons plus donner. Celui-ci était renommé pour sa touchante éloquence, pour sa piété bienfaisante, la douceur native qui semblait régler tous les mouvements de son esprit viril et susciter dans son cœur les effluves d'une tendresse toute féminine.

— Soyez clément, soyez chrétien, me dit-il dans un murmure en me conduisant au chevet de la malade. Et il sortit aussitôt en refermant la porte derrière lui.

— Pensez-vous que je meure ? docteur Fenwick ? me demanda la voix faible de la malade. Je crains que le Dr Jones ne se soit trompé. Oh ! j'aurais bien voulu vous consulter, mais cela m'a été rendu impossible. Voulez-vous m'ausculter ? Pensez-vous que vous ne puissiez me soulager ?

Hélas ! Il me suffisait de regarder ce visage, le poignet squelettique que la malade me tendait : je ne pouvais douter que la mort ne fût loin !

Ce fut donc tout machinalement que je lui posai les quelques questions habituelles de mon répertoire professionnel. Et ceci fait, je demandai à la malade, avec autant de délicatesse qu'il était possible, si elle avait terminé l'arrangement de ses affaires en ce monde, comme si ce n'était là que la dernière de mes questions et qui relevait de mes prérogatives mêmes : le débarras d'un tel souci provoquant bien souvent et bien réellement un soulagement inattendu.

— Non, ce n'est pas cela, me répliqua la vieille fille aigrement, mon testament ne me préoccupe pas. La rente dont je jouis finit avec moi et j'ai dû même en hypothéquer une part pour m'installer ici, m'entourer de toutes ces belles choses que j'avais toujours rêvé d'acquérir et qui vont être vendues aux enchères pour payer ces horribles commerçants. J'avais toujours rêvé de la chambre à coucher, semblable à celle de cette chère Lily L. et de ce salon en soie enluminée de géraniums. Ah ! docteur Fenwick, vous ne me

connaissez pas et vous ne m'aurez jamais connue dans ma splendeur. Abandonner tout cela, être prise et rejetée dans la tombe, ah ! cruauté ! » et elle se mit à pleurer doucement d'abord, puis de plus en plus fort. Mais elle se maîtrisa soudain dans un de ces étonnants revirements que l'on constate parfois en de tels moments et qui transforment alors si radicalement le cœur humain : le plus dur devient le plus tendre, le plus orgueilleux se fait le plus humble et le plus frivole s'abandonne au souffle de l'infini. Horrible moment où toutes les choses de la terre passent en se dissolvant, s'effacent derrière le spectre de la mort, dans ce dernier éclat de lumière que jette en s'éteignant la lampe de la vie.

Elle souleva alors son visage de dessus mon épaule et je lus dans la prière de ses yeux apeurés une peine qui n'avait plus rien de commun avec celle de la pauvre fille qui se lamentait quelques minutes auparavant comme une enfant à qui l'on veut ôter le joujou qui l'amuse.

— A quoi bon me le cacher à moi-même, me dit-elle, c'est la mort qui accourt qui m'oblige à tenir la promesse que j'ai faite à Mr. C***. Il faut que vous me pardonniez si c'est possible : car c'est moi qui ai écrit cette lettre à Liliane Ashleigh. Oh ! non. Je ne songeais pas cependant, qu'elle pût causer un tel mal ! Ne me regardez pas ainsi ! Ne suis-je pas assez punie ? J'étais sincère, du moins quand je l'écrivais, convaincue que Miss Ashleigh vous trompait, et j'étais assez

niaise pour m'imaginer que vous pourriez vous retourner vers moi. Et là encore n'est pas tout ce qui me poussa, car devenue riche après avoir été si pauvre toute ma vie, je désirais cette maison, je la désirais depuis toujours. Vous détourner de Miss Ashleigh, c'était l'écarter d'ici, elle et sa mère. Mes calculs ne se trompaient pas et je suis venue ici... pour y mourir. Mais mon malheur est bien la conséquence de ma faute, car c'est à la suite d'une chute que j'ai faite dans ces escaliers, dès mon arrivée, que je suis dans un tel état, chose qui ne me serait pas arrivée dans ma vieille demeure. Ah ! dites-le, vous me pardonnez ? Même si votre cœur se refuse encore à ce pardon, dites-moi que vous me pardonnez ?

Et la malheureuse s'agrippa à mon bras d'une étreinte plus forte même que celle du docteur Lloyd. J'enfouis mon dur regard dans mes mains ; et mon cœur était noir d'agonie. Un tel mal, un tel mal qui avait atteint ma Liliane, avais-je seul le droit de le pardonner ?

— Mourrai-je avec votre malédiction ? s'écria la malheureuse moribonde plus épouvantée peut-être de mon silence que par mes reproches. N'aurez-vous pas pitié ? Mr. C*** m'avait assuré que vous seriez miséricordieux ? N'avez-vous jamais nui à personne, n'avez-vous jamais été tenté ?

— Ah ! encore, m'écriai-je, si vous n'aviez calomnié que moi, que moi seul, mais vous atta-

quer à une créature si jeune, si innocente, si inoffensive ! et pourquoi ? Dieu !

— Non, répliqua-t-elle, je vous le jure, je n'avais jamais songé à de telles conséquences, je n'avais fait qu'obéir aux suggestions de Margrave.

— Margrave ! sursautai-je, mais il était déjà loin quand je reçus cette lettre.

— Hélas ! non. Il revint pour me la faire écrire. Il me demanda de vos nouvelles, de celles de Miss Ashleigh et tout en parlant il riait, disant : « Miss Ashleigh était malade, miss Ashleigh s'est enfuie ! » et il riait plus fort. Je me convainquai qu'il en savait plus qu'il ne voulait en dire, si bien que je lui fis part de mes ambitions et que j'aimerais tant habiter ici si Mrs. Ashleigh ne devait plus revenir à L... : « Les oiseaux ne reviennent jamais dans leur nid quand les petits sont blessés ». me répliqua-t-il en riant. Et il partit tout en chantant. De retour chez moi, ce rire et ce chant me poursuivirent. Je le voyais à mes côtés, il me semblait qu'il me pressait d'écrire, qu'il m'obligeait à m'asseoir, à prendre la plume, à écrire. Pardonnez-moi ! Ah ! pauvre folle que j'étais, pauvre créature qui n'aurait jamais voulu une telle chose, mais le mauvais m'a tentée, je l'ai écouté et le voici de nouveau qui revient. Ayez pitié, délivrez-moi de lui et si vous espérez qu'un jour vous ayez besoin de miséricorde, pardonnez-moi !

Je fis un violent effort sur moi-même. Le nom de Margrave suscitait en moi des pensées tumul-

tueuses et par la puissance même avec laquelle il s'imposait à mon propre esprit, m'inclinait à pardonner la pauvre femme qui n'avait été que l'instrument soumis de son forfait.

Je pris alors la main froide, encore agrippée à mon bras et prononçai d'une voix ferme :

— Soyez réconfortée. Pour moi, pour Liliane, ma femme, je vous pardonne ; je vous pardonne en toute sincérité et pleinement comme nous en fait un devoir Celui contre qui pèche chaque jour le meilleur de nous.

— Que Dieu vous en tienne compte, murmura-t-elle, et elle retomba sur son oreiller.

Ah ! pensai-je, puisse ce pardon expier le mal moins affreux que je causai à celui qui me maudit dans cette chambre ! Puisse la bénédiction de ces lèvres mourantes vaincre la sombre haine qui me poursuit pas à pas dans la Vallée d'Ombre.

La moribonde dormait d'un sommeil apaisé quand je me décidai à la quitter. Au bas des escaliers, dans le hall, je me heurtai à Mrs. Poyntz qui conversait avec le laquais et l'infirmière.

— Je suis venue prendre des nouvelles de cette pauvre Miss Brabazon, me dit-elle en s'élançant vers moi sans paraître remarquer le geste d'ennui que je n'avais pu dissimuler à sa vue. Mais vous n'en direz, sans doute, plus qu'eux. Y a-t-il encore quelque espoir ?

E. Bulwer-Lytton
Trad. de J. Thuile.

(A suivre.)



Coups de griffes

Ville-Embaume-sur-Araor.
5 septembre 1925.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Je suis un occultiste ignorant et je n'ai pas usé plus d'un fond de culotte sur les bancs de l'école ; mais j'ai le défaut, joint à beaucoup d'autres, de lire tout ce qui me tombe sous la main. Si cela m'a donné quelque orthographe, il m'arrive de ne pas être toujours content de ces lectures faites de bric et de broc ; alors, je deviens pire que porc-épic. Pour me consoler, des amis qui, eux, sont allés au collège, me taquinent : « Carpignolle le Pauvre d'Assise faisait comme toi. » Comme je ne savais pas, au début qu'ils me disaient ça, qui était le Pauvre d'Assise, je répondais : « Ah ! le Pauvre d'Assise faisait comme moi ! Alors, c'est bon ! et je prenais un air entendu, afin de pas leur paraître trop bourricot. Un jour, lassé de les entendre me répéter une chose que je ne comprenais pas, je me suis informé ; j'ai appris que c'était un très grand saint, et je me suis fâché : faire comme le Pauvre d'Assise aurait pu me donner l'orgueil insolent d'une comparaison, heureusement je sais par cœur la fable de La Fontaine, La Besace, *celle qui se termine par ces cinq vers :*

Le fabricateur souverain,
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

La Besace, livre I, fable VII.

Je lis donc toutes sortes de papiers, et souvent j'en reste pantois. Je jure, dans ces moments-là, de ne plus lire ce qui me trouble, mais seulement ce que je comprends. Ce qui n'est pas fort comme résolution. Mon raisonnement est stupide, c'est évident, puisque, prise

quand je suis en colère, ma résolution ne me viendrait pas dans le « ciboulot » si j'étais calme, étant donné que je ne puis savoir si j'ai compris qu'après avoir lu. Ce serment d'ivrogne, je le fais chaque fois. Si d'ailleurs je m'y tenais, mes camarades seraient un peu là pour me rendre parjure.

Ils me prêtent les livres les plus dissemblables. L'un d'eux vient de me passer la Revue internationale des Sociétés secrètes, *numéro du 30 août dernier.*

Vous voyez, Monsieur le Rédacteur en chef, que si je fais des lectures quelconques, je fais aussi des lectures « distinguées ». Secrètes ? me suis-je dit aussitôt, ce doit être intéressant. Le prêteur savait très bien ce qu'il faisait en me remettant ce périodique. Et voilà mon serment violé.

Mais ce n'est pas pour vous assommer de mes petites affaires que je vous écris. Si je mets la main à la plume, c'est pour vous dire qu'il y est question du Voile, *page 609, en des termes que je trouve méchants et que, peut-être, vous trouverez, vous, un peu cocardasses. Or, savez-vous quel est l'article qui m'a suggéré le désir de lire le* Voile d'Isis *? C'est le panégyrique du défunt Charles Nicoullaud.*

J'aime beaucoup les nécrologies. On y célèbre les qualités et les vertus du mort. Cela repose des défauts et des vices que pratiquent, avec tant de zèle, les vivants. Pas de rivalités à craindre ! pas de notoriété gênante ! et la morale accommodée à la sauce mondaine y proclame des choses sublimes.

Avant que de vous écrire, j'ai voulu savoir ce qu'était Charles Nicoullaud. Et mon camarade a complété mon instruction. C'est ainsi que j'ai su que, sous le pseudonyme de Fomalhaut, il a publié un Manuel d'astrologie sphérique et judiciaire, *très coté et très apprécié ; qu'il entretenait avec le* Voile d'Isis *et ses collaborateurs des relations agréables ; qu'il était animé de l'esprit évangélique, digne des premiers siècles de l'Eglise et, vertu rarissime, qu'il avait horreur du sectarisme toujours haineux, même quand il est bénin, bénin. Au demeurant, un savant sympathique, un sage.*

« — Ne prête aucune attention aux quelques croquignoles inoffensives dont le nécrologue a eu le mauvais goût de noircir son intéressant papier, m'a dit mon camarade. C'est peut-être de bonne guerre, ce n'est pas de bon aloi, et par surcroît, quand on est du parti « bien pensant », c'est manquer d'esprit ou, ce qui est

pis, de bonté. Tu sais bien que les bigots exhalent leur fiel à toute occasion ».

Monsieur le Rédacteur en chef, je n'ai pas la prétention de faire la leçon à plus grand clerc que moi. Je ne suis qu'un apprenti savetier que des ancêtres ont affublé du patronyme extravagant de Carpignolle, dit Jeannot, et je vous demande excuse si j'ai cessé de dévider mon ligneul pour vous mander ces quelques lignes ; je ne vous ai pas encore fait part de celles qui causent mon étonnement, et que voici :

« *Lui seul, dit la* Revue internationale des Sociétés secrètes, *parlant de Charles Nicoullaud, lui seul était capable de faire dans cet amas de publications et de revues, tour à tour pédantes et délirantes qui nous inondent, du* Voile d'Isis *à la* Revue métapsychique, *la part des mystérieuses traditions aussi vieilles que le monde et la fatalité des puériles et sataniques superstitions, des fraudes et du battelage, de la science modeste et vraie et des illusions grossières en face des forces occultes qui règlent, en grande partie, la marche du monde...* »

Voyons, Monsieur le Rédacteur en chef, le Voile d'Isis *délire-t-il ? est-il parmi les publications pédantes ? Ou n'a-t-il que la vertu de faire délirer le nécrologue ? Mérite-t-il cet honneur et cette indignité ? Ou bien, comme je le pense, l'échotier qui a pondu les lignes ci-dessus ne sait-il pas lire, et se contente-t-il d'ouï-dire, étant de ces gens dont Léon Bloy — un farouche catholique — a écrit : « qu'ils ont juré de ne rien lire jusqu'à la consommation des siècles ». Ce pamphlétaire blasphémateur par amour ne manquerait pas de les renvoyer au chapitre* 6. *de l'Evangile selon saint Luc* : La paille et la poutre :

Quid autem vides festucam in oculo fratris tui, trabem autem quæ in oculo tuo est non consideras ? Aut quomodo potes dicere fratri tuo : Frater, sine, ejiciam festucam de oculo tuo, ipse in oculo tuo trabem non videns ? Hypocrita, ejice primum trabem de oculo tuo et tunc perspicies ut educas festucam de oculo fratris tui...

La Revue internationale des Sociétés secrètes *ne s'est pas contentée de s'emberlucoquer d'une opinion fausse sur* le Voile, *elle a également parlé de notre ami Jollivet Castelot. Si vous le permettez, Monsieur le Rédacteur en chef, je vous écrirai une seconde babillarde.*

Je suis très humblement vôtre,

CARPIGNOLLE,
apprenti savetier.

Le Congrès Spirite

Le congrès spirite vient de se terminer. Les journaux en ont longuement parler, les uns en termes sympathiques, les autres avec quelques critiques acerbes. Nous reviendrons sur cette intéressante tentative des spirites dans un de nos prochains numéros.

M. PAUL-REDONNEL vient d'avoir la douleur de perdre son fils, blessé de guerre.

En cette pénible circonstance, la Direction du *Voile d'Isis* renouvelle son affectueuse sympathie à son Rédacteur en chef et le prie, ainsi que Mme PAUL-REDONNEL, de vouloir bien agréer ses sentiments de profonde condoléance.

Nous apprenons la mort de M. René Ghil (René Gilbert). Il était le créateur de la méthode évolutive instrumentiste et eut des démêlés célèbres avec Stéphane Mallarmé à l'époque du « Symbolisme ».

Pensées sur la mort

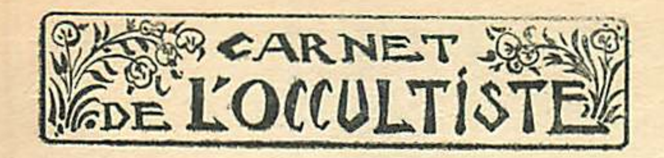
La mort est le point où viennent frapper tous les hommes ; mais l'angle d'incidence étant égal à l'angle de réflexion, ils se trouvent après la mort au degré où ils étaient auparavant, soit en dessus soit en dessous.

Ceux qui pensent à la mort n'ont que la crainte ; ceux qui pensent à la vie ont l'amour.

La mort est l'entrée dans le temple de la gloire. Le combat a été livré, la victoire est remportée, nous n'avons plus à recevoir de la main de la mort que la palme du triomphe.

Le seul mal que nous puissions éprouver de la part de la mort, c'est de mourir avant de naître ; car pour ceux qui naissent avant de mourir, la mort n'est plus qu'un vrai profit pour eux.

L.-CL. DE SAINT-MARTIN.



Le Secret de la Vie, par Annie BESANT. Editions Adyar.

Petite plaquette de 86 pages résumant la plus grande partie des enseignements théosophiques concernant la constitution de l'homme, les divers « plans » de la création, le pouvoir de la pensée, etc... et agrémenté de quatre planches en couleur tirées de : *L'Homme visible et invisible* de Leadbeater.

Les Routes de Lumière, par Pierre d'Angkor. Editions Adyar.

Ouvrage bien écrit. Une partie très intéressante sur le mysticisme en général vu à la lumière de la théosophie, ainsi que sur la question du progrès de l'humanité. Pas trop de parti pris, sauf un peu dans la dernière partie, où l'auteur veut prouver sa thèse de progrès. Quelques points d'interrogation en face de données qui semblent peu conciliables comme : Liberté de la Pensée Créatrice et Déterminisme karmique, etc... En un mot, un livre duquel le dogmatisme est à peu près absent et sur lequel, ou avec lequel, il est possible de discuter tranquillement. Chose rare par le temps qui court.

Aimez-vous les uns les autres, par Yeam. Editions Adyar.

C'est le premier d'une série de trois livres qui portera le titre : *Le Médecin de l'âme*. L'auteur promet de nous donner avec le troisième de ces livres le moyen de contrôler par nous-mêmes la réalité de la Survie ; moyen qui n'est rien moins que le dédoublement conscient. Les deux premiers livres servant d'introduction et étant destinés « à rétablir un certain équilibre parmi les idées extrêmes de notre époque ». Nous croyons utile et nécessaire de suspendre notre jugement jusqu'à la parution complète des trois tomes de ce *Médecin de l'âme*.

Le devenir de l'Homme d'après la Vedanta, par René GUENON. Editions Bossard.

Nous renvoyons le lecteur à ce que nous dirons de cet ouvrage dans : « A propos d'un livre récent ».

G. TAMOS.

La mort, les maladies, l'intelligence, l'hérédité, par Georges MUCHERY, 2 vol. Edition Astrale illustrée.

M. Muchery qui a étudié depuis de longues années la chirologie, nous fait part aujourd'hui du résultat de ses observations et de ses expériences en deux magnifiques volumes splendidement édités et illustrés. Dans ce travail consciencieux, l'auteur, avec juste raison, a introduit dans cet art, un peu conjectural et nuageux, il faut bien le dire, un peu de notre précision et de notre clarté moderne. A l'aide d'exemples, d'observations, d'empreintes digitales et de dessins il nous démontre que dans un certain nombre de cas, étant donné certains signes relevés dans une main, on peut en inférer telle ou telle conclusion. Somme toute la chirologie telle que la comprend l'auteur n'a rien de divinatoire, ni de mystérieux, c'est avant tout une suite logique de déductions qui s'enchaînent souvent les unes les autres, déductions conditionnées par la forme des doigts, la couleur, la température de la peau, la consistance des ongles, etc., etc. Ceci posé, il devient tout naturel, dès lors, d'admettre qu'une maladie, avant de se déclarer, puisse laisser un indice quelque temps à l'avance dans la main du sujet. C'est ainsi que beaucoup de candidats à la tuberculose présentent au niveau du bout des doigts une déformation de l'extrémité qu'on appelle doigt et ongle hippocratique. Quantités de gastropathes ont des épaississements au niveau des articulations digitales qu'on appelle nodosités d'Heberden. Nombre de rhumatisants ont une altération de la peau, et des ongles assez typique. Par ces quelques exemples, on peut voir les services que peut rendre dans certains cas douteux au médecin la chirologie. Je ne veux pas dire que la clinique passera pour cela au second plan, mais, je crois, je le répète, que quelquefois elle pourra vous être utile.

Afin d'illustrer en quelque sorte la partie théorique de son travail, l'auteur a rapporté dans son 2e volume une série de mains d'hommes illustres contem-

porains, savants, littérateurs, artistes, musiciens, qui constituent une série de documents vécus du plus haut intérêt.

Avis aux médecins, aux savants, aux curieux de l'occulte et aux professeurs qui ont pour mission d'aiguiller la jeunesse vers telle carrière ou telle profession. *Ad majorem Patriæ gloriam.*

Les appels de l'Orient (cahier du mois).

Dans un numéro lumineux et très bien présenté, les cahiers du mois nous donnent le résultat d'une très vaste enquête sur les rapports de l'Occident et de l'Orient. Ce qui fait la valeur de ce document, c'est la diversité des opinions exprimées, par des orientalistes naturellement, par des hommes de lettres, des traditionalistes, des occultistes, etc. Chaque auteur s'étant placé à son point de vue, il en est résulté une variété d'opinions qui nous montre la question sous une multitude d'aspects plus intéressants les uns que les autres. Que résultera-t-il de cette enquête ? Un rapprochement avec l'Orient ? Je le souhaite de tout cœur, en ce qui me concerne, car je crois que nous avons beaucoup à gagner à cette fréquentation. Dr VERGNES.

Alexandre Dumas père et la Franc-Maçonnerie par COTE-DARLY. Edition du Symbolisme.

Dans cette plaquette dédiée à la Loge « Sagesse » (Grande Loge mixte), l'auteur étudie la question de savoir si l'illustre romancier de *Joseph Balsamo* fut ou ne fut pas affilié à la Maçonnerie, et conclut par la négative. On trouve dans cette plaquette la reproduction d'une pièce unique, pour ainsi dire introuvable, le prologue de la pièce de théâtre *Joseph Balsamo*, publiée par le *Figaro* du 18 mars 1878. Il faut féliciter l'auteur d'avoir osé et d'avoir réussi cette tentative dans une voie nouvelle et de nous avoir donné sous une forme attrayante cette étude parfaitement documentée qui constitue un chapitre intéressant dans l'histoire de la documentation littéraire. Dr E. DELOBEL.

REÇU :

Jacques Bacot : *Le poète Tibétain Milarépa* : Ses crimes, ses épreuves, son nirvana. Traduit du Tibétain avec une introduction et un index, par Jacques Bacot. Quarante bois de Jean Buhot. Paris. Editions Bossard, 1925.

Léon Bloy : *Le Symbolisme de l'Apparition*, 1879-1880. Paris, Librairie Lemercier, 1925.

Henri Bosco-Noël Vesper : *Les Poètes*. Lyon, Imprimerie des « Terrasses », 1925.

Henry Cormeau : *Mauges d'Automne*, 1925 (s. l.)

Henri Durville : *Mystères Initiatiques*. Paris, Henri Durville (s. d.) 1925.

René Guénon : *L'Esotérisme de Dante*. Paris, Les Cahiers du Portique, Ch. Bosse, 1925.

René Guénon : *L'Homme et son devenir selon la Védânta*. Paris, Editions Bossard, 1925.

Léo Loups : *Les Déesses*. Bois d'E. Bonetto. Paris, Editions des « Belles-Lettres », 1925.

Félix Pagan : *Le Mystère des âges*, première série de poèmes, précédé d'une étude littéraire et philosophique. Paris, Le Monde Nouveau, 1923.

Lucien Roure : *Au Pays de l'Occultisme*, ou *Par delà le Catholicisme*. Paris, Gabriel Beauchesne, 1925.

René Violaines : *Un nouveau prophète* : *Loys Labèque*. Paris, La Pensée Française (s. d.), 1925.

Paul Vulliaud : *Le Cantique des Cantiques*, d'après la tradition juive. Paris, Les Presses universitaires de Paris, 1925.

Nouvelle revue du Midi, numéro spécial : *Joséphin Péladan*. Nîmes, A. Chastanier, imprimeur, décembre 1924.

C. Renooz : *L'Ere de Vérité*, livre II, *Le Monde ancien*. Paris, Marcel Giard, 1924.

Han Ryner : *Les Esclaves*. Conflans-Sainte-Honorine, L'Idée Libre, 1925.

Jean Dee : *La Monade Hiéroglyphique*, traduite du latin pour la première fois par Grillot de Givry. Paris, Chacornac, 1925.

Luma-Valdry : *Le mécanisme du Rêve*. Etude de psycho-physiologie. Paris, Chacornac, 1925.

LA DIRECTION.

Avis important

Ceux de nos lecteurs qui voudraient être renseignés sur la Société anthroposophique fondée par le Dr Rudolff Steiner, peuvent s'adresser à Mlle Alice Sauerwein, 3, rue de l'Observatoire, Paris (6e), en se recommandant du *Voile d'Isis*.



PÉRIODIQUES REÇUS : *La Fenice*. — *Luce e Ombra*. — *Mondo Occulto*. — *Gnosi*. — *Accion Femenina*. — *Verdade e Luz*. — *O Astro*. — *La Vie morale*. — *Les Feuillets Occitans*. — *Marsyas*. — *Le Provençal de Paris*. — *Le Crible*.

O Pensamento de juin contient toute une série de belles héliogravures représentant des vues intérieures et extérieures du nouveau temple spiritualiste récemment édifié à Sao-Paulo (Brésil).

Dans *Isis*, revue théosophique portugaise, à noter un article sur quelques secrets traditionnels des Rose-Croix.

The Lyceum Banner. — *The Two Worlds*. — M. Ralph Shirley, l'éditeur d'*Occult Review* expose dans ses notes du mois la philosophie du système Védanta. Dans ce même numéro un article de M. Sidgwick, sous le titre Occultisme et Médecine, exposé des théories de Rudolf Steiner et du Dr Kolisko sur la physiologie occulte de l'homme.

Psyché. — *Le Symbolisme*. — *La Revue internationale des Sociétés secrètes*.

Le Monde Nouveau du 15 juin où M. de Grandprey termine la reproduction des lettres alchimiques d'August Strindberg à F. Jollivet-Castelot.

Dans la *Nouvelle Revue*, M. Léonce Grasilier signale la fréquence fatidique avec laquelle on rencontre le nombre 17 en ce qui concerne Napoléon Bonaparte et sa famille. Il est permis de faire remarquer qu'une vie aussi mouvementée que fut celle du grand empereur peut offrir un nombre relativement élevé de coïncidences que ne présenterait vraisemblablement pas la vie d'un individu quelconque pris aû hasard.

A signaler l'apparition d'une nouvelle revue : *Metanoia*, revue internationale, scientifique, spiritualiste, adogmatique et éclectique, comme nous l'annonce le sous-titre, mais qui me paraît avoir un faible pour la doctrine spirite. Ce premier numéro s'ouvre

par un article d'Han Ryner, intitulé : « Les Visages de la Sagesse. » Parmi les autres travaux publiés dans ce numéro, le plus important et le plus intéressant est sans contredit l'exposé fait par le capitaine S. Christesco d'un nouveau système de cosmogonie scientifique : L'organisation cellulaire et solénoïde des mondes, exposé de haute tenue scientifique et philosophique dans lequel l'auteur développe son hypothèse originale sur la constitution du monde.

Dr DELOBEL.

L'Homéopathie française, mai. — Article remarquable et bien documenté sur l'Hypertension artérielle, par les Drs Noailles et Fortier-Bernoville. Etude intéressante de M. Edouard de Rougemont sur la graphologie et l'observation médicale. La question de matière médicale est, comme toujours, magistralement traitée par mon confrère le Dr Vannier. Juin : Article du plus haut intérêt de M. Berné sur le Rayonnement et sur l'explication scientifique de l'homéopathie. Ceux qui dénigrent notre méthode feront bien de lire attentivement ce travail qui jette une clarté éblouissante sur la théorie des semblables et surtout sur celle des fameuses doses infinitésimales, qui naguère ont été attaquées par MM. les Officiels. Le Dr Fortier-Bernoville nous décrit admirablement les raccourcis de la méthode Hahnamanienne dans le traitement des métrites et des salpingo-ovarites. Enfin, comme toujours, le Dr Vannier expose avec sa maîtrise habituelle la question de matière médicale relative à la belladone.

Côte d'azur médicale, numéro de juin. — Article très suggestif d'Albert Mary sur la genèse du bacille de Koch et l'adsorption colloïdale. D'après lui, les phénomènes infectieux des tuberculeux relèvent surtout d'insuffisances organiques constitutionnelles ou accidentelles et le bacille de Koch ne serait qu'une intervention tardive. Ce serait grâce à des phénomènes d'adsorption que le bacille en question acquerrait ses propriétés spécifiques. — Article du Dr Regnault sur les Radiations humaines, où se passent rapidement en revue les travaux de Charles Henry, du Dr Leprince, du Dr Laurence Bendit.

Dr VERGNES.

Le Gérant : LOUIS CHACORNAC.

Poitiers. — Imprimerie Moderne, NICOLAS, RENAULT ET Cie.

